



L'auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

SOCIÉTÉ

**PRÉSUMPTION
D'INNOCENCE**

CAMPUS

**ÉVOLUTION DE
L'ENSEIGNEMENT**

CULTURE

**ÉCRIVAINES,
OUBLIÉES?**

DOSSIER

Le poing levé

Viser la lutte, ça ne me fait pas peur



Carmen Lonjat

L'auditoire N° 253 // Novembre 2019
Retours L'auditoire - FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne



édité
par la



FAE

15
Harcèlement

DOSSIER

Pour son édition de novembre, *L'auditoire* se penche sur la question des révolutions sociales. Les sociétés sont en perpétuels mouvements; les normes sont continuellement redéfinies. Dessins sprayés sur les murs, chants révolutionnaires, actions de

désobéissance civile ou encore grèves, les procédés sont divers. *L'auditoire* les interroge, en se demandant par exemple si un-e leader est indispensable ou comment l'emploi du langage peut être un obstacle à la création d'un monde meilleur.



04
Interview d'Extinction
Rebellion

06
Protester par la grève

07
Figure des leaders
Social Justice Worker

08
Portrait: Chéri Samba
Chants révolutionnaires

09
Révolutions à travers
le monde

10
Street art engagé
Non-violence

11
Nouvelle révolution
sexuelle

SPORT

18
Méthodes d'analyse
Avion sur le Mont-Blanc



CULTURE

20
Femmes écrivaines

21
Provocation dans l'art
Jackson Pollock

22
Nos chroniques

19
AGENDA

23
CULTURE EN VRAC

24
CHIEN MÉCHANT



SOCIÉTÉ

12
Présomption d'innocence
et médias

13
Scolarisation à domicile
Chronique polémique

14
Tourisme en Corée du Nord
Effet placebo



CAMPUS

16
Evolution des
enseignements

Fermeture de la CAP

17
Eco-Délégué-e-s
Nouveaux horaires

REMERCIEMENTS
LE COMITÉ POUR AVOIR FAIT DE BONS
GÂTEAUX, CARMEN POUR SES PHOTOS,
LE MARATHON POUR NOUS AVOIR FAIT
RATER LE METRO, D'AVOIR FINI TÔT POUR
ALLER AU DODO, DAVID POUR SON
MANQUE DE BOULOT, LE PETIT BLEU
OISEAU (MAXIME DESO), L'ANCELOT
VENU EN LONGEANT L'EAU, LES RIMES
EN O O A BIENTÔT...

L'AUDITOIRE

N° 253
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
EDITEUR FAE
E.AUDITOIRE@MAIL.COM
WWW.LAUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
JUDITH MARCHAL, MATHILDE DE ARAGAO, FANNY CHE-
SEAU, CARMEN LONFAT, YVELLE RACCAUD, MAXIME
HOFFMAN, LUDIE DORDET, OSCAR JORDAN, FURAH
MUJNYA, CAROLINE LOT, MÉLINE LURATI, THIBAUT
NIEUWE WEME, LANCELOT BÉDAT, REBECCA SIGNER,
MALLORY FAGONE, PAULINE PICHARD, KILLIAN RIGAUD,
MÉGANÉ SPICHER, VALENTINE GIRARDIER, MELISSA
B R O D A R D , A L E X I A V A L Z I N O .

CORRECTIONS
VALENTINE MICHEL

SECRÉTAIRE COMPTABLE
BENJAMIN SOUANE

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
JUDITH MARCHAL, MATHILDE DE
ARAGAO

DOSSIER
FANNY CHESEAU

CAMPUS ET SPORT
CARMEN LONFAT

SOCIÉTÉ
YVELLE RACCAUD

FAE
PAULINE MOTTET

CULTURE
MAXIME HOFFMANN

La fripe, c'est chic!

Si la construction de l'identité passe entre autres par la manière de se vêtir – la mode étant le reflet et l'expression de notre personnalité –, force est de constater qu'à travers son style l'individu façonne son rapport à l'autre, mais aussi au monde de la consommation. A l'ère de la mondialisation et du «consommer toujours plus», un terme s'impose dans l'industrie de l'habillement et du textile: la *fast fashion* (voir notre numéro 246). Cette «mode éphémère» désigne le renouvellement accéléré de collections d'articles de mode vendus à des prix attractifs dans le but de créer rapidement de nouvelles tendances et d'inciter à la consommation. Plus qu'une simple définition, il s'agit d'une réelle menace pour l'environnement.

Un désastre global

Au palmarès des industries les plus polluantes, l'industrie du textile, qui produit jusqu'à 10% des émissions mondiales de dioxyde de carbone, se classe deuxième derrière celle du pétrole. Les chiffres sont hallucinants: selon un rapport de Greenpeace paru en 2015, le nombre d'articles de mode achetés par le-la citoyen-ne moyen-ne a augmenté de 60% depuis l'année 2000 – qui marque le début de l'explosion de la *fast fashion*, dont Zara est devenu le leader.

Une mode éthique et durable

De son côté, le WWF souligne que «la demande de vêtements devrait continuer à croître, pour passer de 62 millions de tonnes en 2015 à 102 millions de tonnes en 2030». Cette production effrénée a pour conséquence des dégâts irréversibles sur l'environnement et sur la santé humaine, le démontre notamment l'assèchement de la mer d'Aral pour l'irrigation des cultures de coton, ou encore les conditions de vie déplorables des travailleur-euse-s exploité-e-s par certaines entreprises de la mode. En fait, la *fast fashion* s'inscrit dans un modèle économique linéaire qui consiste à extraire, produire, consommer, jeter. A terme, ce modèle n'est ni viable, ni durable sur le plan



environnemental et sociétal. Il est donc temps de repenser le cycle de vie d'un vêtement, tout en s'interrogeant sur une meilleure manière de consommer la mode.

Une mode responsable

Et il existe bien des alternatives à ce système de consommation! C'est ce que veut prouver la *slow fashion*, qui à l'inverse de la *fast fashion* s'inscrit dans une démarche éthique – respect des droits humains et des conditions de travail des salarié-e-s – et durable – utilisation de matières recyclées ou en faveur de l'environnement (coton bio, lin, etc.). Basée sur un modèle circulaire, il s'agit d'une mode éco-responsable qui vise le zéro déchet. C'est-à-dire que la fin de vie d'un vêtement est appréhendée différemment que dans le contexte de la *fast fashion*: l'idée étant de ne pas jeter l'habit mais de lui concevoir une nouvelle utilisation, afin qu'il perdure dans le temps. Dans cet esprit-là, les consommateur-trice-s optent pour la seconde-main en réalisant leurs achats en vide-dressing ou sur des applications comme Vinted, la location d'articles de mode, voire l'achat auprès de marques qui s'engagent activement dans le développement durable et le respect des droits humains. Par ailleurs, la *slow fashion* se veut à l'opposé d'une consommation impulsive et sans limite. Réduire sa consommation passe également par une prise de conscience de ses réels besoins. Lorsque l'on a envie

d'un nouvel habit, il serait nécessaire de se demander: d'où vient-il? Dans quelles conditions a-t-il été fabriqué? En ai-je vraiment besoin? En somme, il est question de privilégier la qualité plutôt que la quantité.

La fripe: nouvelle tendance

En y réfléchissant, les collants fabriqués à l'époque de nos grands-parents résistaient bien mieux que les nôtres actuellement. En accélérant le processus de fabrication et en diminuant la qualité du produit, la *fast fashion* contribue à l'obsolescence du vêtement – le terme «démodé» étant plus généralement employé dans le secteur de la mode. Et pourtant, depuis quelques années on assiste à un certain paradoxe: la veste de ski de fond de mémé ou le béret de pépé retrouvent de l'intérêt auprès des jeunes générations qui font du style rétro une nouvelle tendance. Les friperies gagnent alors en importance dans un espace commercial encore trop saturé par les grandes enseignes. Outre l'avantage d'être *eco-friendly*, les fripes sont des pièces uniques qui permettent à tout un chacun de créer son propre style vestimentaire et de se démarquer ainsi des autres. Plutôt que d'être assujetti-e-s aux tendances façonnées spécialement par les entreprises de *fast fashion*, soyons nous-mêmes les acteur-trice-s de la mode. Créons, innovons, révolution! •

Mathilde de Aragao

«Il faut que le gouvernement communique plus sur la situation d'urgence climatique»

Interview avec Extinction Rebellion

INTERVIEW • Extinction Rebellion évoque l'urgence climatique dans le monde. Créé en Angleterre en 2018, il se définit comme «un mouvement mondial de désobéissance civile en lutte contre l'effondrement écologique et le réchauffement climatique». L'auditoire a rencontré l'un des membres fondateurs de la branche lausannoise souhaitant préserver son anonymat.

Pourriez-vous expliquer la naissance de la branche suisse, et celle de Lausanne en particulier? Comment s'est-elle construite?

Le groupe de Lausanne existe depuis février 2019. Il s'est mis en place environ en même temps que le groupe de la Grève du Climat. Ce qui nous a motivé, ce sont surtout les actions qu'Extinction Rebellion (souvent abrégé XR) avait faites juste avant à Londres, où trois ponts centraux avaient été bloqués. C'est à partir de ce moment que plusieurs groupes se sont formés dans différents pays. Ici, le groupe a été formé par quelques personnes qui faisaient déjà parties d'autres groupes militants – on s'est dit qu'on allait essayer d'implanter XR ici, et il n'a pas arrêté de grandir depuis! Nous étions quatre ou cinq à l'origine et aujourd'hui, je ne connais pas tous les membres du groupe.

Quelles sont vos revendications?

Nous avons gardé plus ou moins les mêmes revendications qu'en Angleterre. La première consiste à demander la vérité au gouvernement: il faut qu'il communique plus sur la situation d'urgence climatique dans laquelle nous sommes et qu'il révoque toutes les politiques qui ne sont pas en phase avec cette situation. La deuxième revendication est d'atteindre un niveau zéro de CO₂ en 2025: cette date paraît proche mais selon la plupart des scientifiques, c'est la date limite avant qu'il y ait des phénomènes d'emballement. La dernière revendication concerne la création d'assemblées populaires (ou citoyennes) qui seraient en charge de superviser et d'organiser ces changements pour ne plus dépendre du gouvernement actuel, qui ne prend pas de mesures depuis trente ans.

Comment vous coordonnez-vous avec le mouvement international?

Extinction Rebellion est un mouvement décentralisé, les groupes de

chaque pays sont donc autonomes dans leurs décisions. Il existe cependant une liste de dix principes: si les gens y adhèrent, ils peuvent faire des actions au nom du mouvement. Quelques exemples de ces principes sont l'inclusivité et l'utilisation de la non-violence. Mais chaque groupe et pays restent libres. La France vient par exemple de rajouter une revendication concernant la biodiversité.

Quelles ont été vos actions les plus marquantes depuis février? Votre but est-il principalement la sensibilisation?

Pour l'instant, les actions ont surtout consisté à bloquer des ponts. Nous avons bloqué le pont Bessières deux fois, le 20 et le 27 septembre, ainsi que la route au sud de Lausanne. Cela découle de l'un de nos objectifs, qui est à comprendre sur le long terme. En effet, Extinction Rebellion vise à bloquer de plus en plus la circulation afin de finalement gêner la bonne marche de l'économie, forçant ainsi le gouvernement à écouter nos revendications et à prendre des mesures. C'est ce qui se passe actuellement en Angleterre – cela fonctionne bien à Londres, notamment grâce à sa position de centre économique. Nos actions visent dorénavant plus loin que la sensibilisation car nous avons constaté que c'était inefficace: cela fait des années que des activistes ou des organisations non gouvernementales font signer des pétitions mais ce n'est pas suffisant, bien que cela amène la question au grand public. Il faut que les gouvernements aient l'obligation de changer. Pour l'instant, il est certain que nous sommes encore en train de grandir et il nous serait impossible de bloquer tout Lausanne. Nous agissons donc selon deux dimensions: bloquer ce que l'on peut et montrer notre stratégie, et parallèlement faire parler de nous dans les médias, afin de

médiatiser encore le sujet de l'environnement et de motiver les gens à rejoindre notre groupe afin de continuer à grandir.

Vous dites vouloir motiver les gens à rejoindre le groupe. Mais qui sont vos membres exactement? Est-ce que tout le monde peut en faire partie?

Oui, toute personne qui adhère aux principes et qui se préoccupe de l'état du monde actuel est la bienvenue. Extinction Rebellion trouve très important d'être le plus inclusif possible, dans l'idée de devenir un mouvement de masse. Tout le monde est donc le et la bienvenu-e et il existe des structures qui accueillent les nouveaux membres, comme un récent système de parrainage. Nous avons pour l'instant une réelle diversité au sein du groupe: des jeunes membres, des plus âgé-e-s, des personnes dans la trentaine. Il est aussi intéressant de relever que le groupe est constitué de nombreux citoyen-ne-s, qui sont les plus touché-e-s car les actions se déroulent dans les villes.

«Toute personne qui adhère aux principes d'XR est la bienvenue»

Cependant, il est sûr que la stratégie de XR exclura *de facto* certaines personnes. En effet, vu qu'il s'agit d'actions illégales à visage découvert, les personnes sans papier par exemple ou n'ayant pas envie de risquer de finir en prison auront de la peine à nous rejoindre. Mais il y a beaucoup d'autres choses à faire dans XR sans aller aux actions! En parallèle, nous comprenons que le problème environnemental n'est pas le sujet de préoccupation principal de tout le monde. Mais toujours est-il que XR veut que tout le monde soit le et la bienvenu-e, tout en étant conscient que certaines

personnes ne peuvent ou ne veulent pas participer. C'est pour cela qu'il est très important de se montrer amical avec d'autres groupes qui luttent pour changer le monde, comme la grève pour le climat ou la grève féministe. C'est important qu'il y ait des ponts entre les mouvements. Nous sommes conscients que tout le monde ne viendra pas à XR, et que le changement mondial viendra de plusieurs mouvements mis en commun.

Comment organisez-vous vos actions? Quelle est votre stratégie de communication? Bouche à oreille, réseaux sociaux, affiches?

Un peu de tout. Lors d'actions, nous faisons attention à ce que les médias soient prévenus. C'est très important d'avoir une couverture médiatique vu que nous en sommes à nos débuts. Sans ça, nous serions juste cinquante personnes à bloquer une rue et à énerver les automobilistes et ça s'arrêterait là! Nous avons également des membres photographes et reporters, afin d'alimenter nos réseaux sociaux. Notre page Facebook est assez active et nous avons aussi une *newsletter*. Au début, cela a surtout commencé par du bouche à oreille dans les cercles militants, mais c'est maintenant ouvert à toutes et tous. Nous voyons à chaque action une vague de nouvelles personnes. Les gens voient également les actions dans les autres pays. Ce qui est fait à Londres ou à Berlin est fait au nom d'Extinction Rebellion partout dans le monde! Ce nom partagé est donc une grande force.

Vous avez été accusé notamment d'être un mouvement trop «radical». Comment répondez-vous à cela?

C'est justement une tension interne à XR: la moitié des membres disent trouver le mouvement trop radical et l'autre moitié voudrait qu'on le soit plus. Mais la réponse est toujours la même: cela fait trente ans que l'on sait



ce qu'il se passe, qu'on fait des pétitions sans succès, que l'on vote pour des partis verts sans grands changements. On en est maintenant à la COP26 – cela montre que du côté des pouvoirs politiques en place, le changement n'est pas non plus possible.

«Il faut une véritable refonte de notre vivre-ensemble»

Il y a, à mon avis, une structure économique et politique qui empêche le changement. Cette forme compétitive de partis, luttant constamment pour être réélus, rend difficile pour eux la planification sur le long terme, et les initiatives mises en place sont à court terme. Nous voyons donc que le passage par la voie légale ne suffit pas. Le problème réside dans le fait de toujours rester dans la demande vis-à-vis du gouvernement alors que les pouvoirs sont tout à fait conscients du problème mais ont l'impossibilité de changer. C'est donc là que réside l'importance de notre mouvement, qui peut paraître radical en effet, mais empêche qu'il soit une fois de plus ignoré. Après avoir bloqué les centres économiques assez longtemps pour que les politiques n'aient plus le choix et s'intéressent à nos revendications, cette assemblée populaire dont je parlais pourra être mise en place. Il faudrait donc passer à une autre vision de la politique – non plus des élites venant de partis, luttant pour être réélus, mais une assemblée populaire, constituée de personnes tirées au sort. Ce système permettrait de sortir de l'intérêt personnel carriériste et de prendre un échantillon le plus représentatif possible de la société. Cela offre la possibilité de réfléchir complètement différemment la politique. Le changement doit aussi être radical dans notre mode de vie.

C'est aussi cela qui est important dans XR: on ne veut pas mettre quelques voitures électriques en plus ou des pistes cyclables, nous souhaitons un changement plus profond. Il faut une véritable refonte de notre vivre-ensemble: réformer notre manière de se déplacer, de consommer, retourner ensemble à la cultivation de notre nourriture. C'est pour cela qu'il est important que le changement ne passe pas par les pouvoirs établis, afin que ce ne soit pas basé sur des intérêts particuliers et que l'on puisse inclure tout le monde dans ce changement, qui se doit d'être tout à fait démocratique.

Votre fonctionnement diffère du modèle traditionnel: en effet, vous n'avez ni chef ni hiérarchie. Vous vous organisez sur le principe horizontal de l'holocratie – pouvez-vous définir cette notion?

L'holocratie est une organisation qui prône une gouvernance horizontale, sans hiérarchie. C'est un modèle très important pour nous, car il est en phase avec notre critique du modèle de parti ou d'Etat. En effet, dans le système actuel, la grande majorité des gens qui veulent changer les choses n'en ont pas le pouvoir. Concrètement, cela se passe très bien dans le groupe. Au sein d'Extinction Rebellion, il y a plusieurs GT (groupes de travail) qui sont autonomes comme les groupes nationaux. Il y a par exemple le GT matériel, le GT stratégie politique, le GT organisation d'action, et chaque GT s'organise comme il veut. L'idée est donc de diviser l'ensemble en plus petits groupes afin de faciliter la prise de décisions. Les GT ont des tailles différentes et les membres peuvent y rentrer et en sortir comme ils le veulent. Les décisions sont prises de manière commune, en essayant de se mettre d'accord, et, la plupart du temps, nous arrivons à trouver un compromis. Si c'est vraiment impossible, le vote pourrait être utilisé,

mais pour l'instant, cela ne s'est pas passé. Cette manière de décider prend beaucoup de temps – cela oblige à débattre et discuter très longtemps – mais permet de prendre en compte tous les avis. Il y a des médiateur-trice-s qui gèrent les réunions en menant les discussions et en répartissant les temps de parole afin que tout le monde puisse s'exprimer. Et quand une décision touche tout le mouvement, nous avons des plénières toutes les deux semaines, où tous les GT se réunissent pour que toutes les informations importantes soient communiquées.

Il y a eu des répressions très fortes des forces de l'ordre lors d'actions, notamment à Paris. Qu'en pensez-vous? A votre avis, serait-il possible de faire coïncider loi et changement social nécessaire?

XR se base sur le principe de la désobéissance civile: il sera donc cas d'actes illégaux, ce qui entraînera toujours une réponse des forces de l'ordre. Cela alimente beaucoup les discussions à l'interne, mais aussi en général. En effet, il y a eu en France des événements assez violents: on peut voir des vidéos où des personnes étant juste assises quelque part sont bombardées de spray au poivre par des policier-ère-s. En Suisse aussi, il y a eu des pratiques vraiment déplacées, comme plusieurs fouilles à nu, de manière relativement gratuite, ou tout du moins disproportionnée. On a aussi pu voir au cours de nos actions que la police connaît bien les techniques pour faire mal sans que cela se voie, comme des discrètes pressions sur le poignet. Ce type de comportement est critiqué par tout le monde dans le groupe. Il y a cependant des différences d'opinion: certain-e-s disent que la police ne fait que son travail, et d'autres la critiquent plus profondément en tant qu'institution empêchant le changement.

«La réaction de la police et du monde politique fait peur»

Par exemple lorsqu'ils-elles nous enlèvent de la route en nous disant: «Vous n'avez pas le droit de faire ça, allez signer des pétitions», alors que tout le monde sait que c'est inefficace. C'est du coup très intéressant de parler avec des policier-ère-s et de leur dire qu'il n'y a rien d'autre qui marche – ils nous répondent être d'accord, mais suivre les ordres. Cela fait réfléchir plus profondément sur les actions de la police: est-elle gardienne de l'ordre ou du désordre? Mais c'est une autre

question. Sinon, il y a aussi des répercussions sous forme d'amendes, qui commencent maintenant à tomber pour des actions passées. J'ai vu justement aujourd'hui les amendes pour les 20 et 27 septembre, et les montants font vraiment peur: on parle de plusieurs milliers de francs.

Par personne?

C'est plus que 1'000 francs pour une personne... en imaginant le nombre de personnes concernées... Je pense donc qu'il y a une intention d'intimidation par ce procédé. XR a pour idée de remplir les prisons, forçant ainsi les politicien-ne-s à répondre. 1200 personnes ont été emprisonnées à Londres ces deux dernières semaines. Nous nous posons bien sûr la question de la viabilité de cette stratégie, car la réaction de la police et du monde politique, qui fait tout pour maintenir l'ordre actuel, fait peur. Nous avons essayé tout le répertoire légal: il ne reste plus que les actions illégales qui viennent vraiment déranger l'ordre. Nous n'avons pas réellement envie de descendre comme ça dans la rue, mais la situation actuelle est si catastrophique que nous n'avons pas le choix. Si des gens ont des meilleures idées, nous sommes preneurs car nous ne les avons pas trouvées!

Finalement, comment voyez-vous le futur de la branche lausannoise et de la lutte écologique?

J'ai de la peine à faire des prédictions mais j'ai une certitude: la situation environnementale va de toute façon aller en s'empirant, ce qui alimentera nos mouvements. De plus en plus de personnes se sentiront concernées – comme on l'a vu avec les réactions face aux vagues de chaleur de cet été. Nous sommes de plus en plus exposé-e-s à ce qu'il se passe. XR continuera dans tous les cas à s'expandre – nous avons dès le début grandi de manière exponentielle, contrairement à d'autres mouvements qui ont gardé le même nombre de membres sur une longue période. Je pense qu'il y a quelque chose dans la stratégie de XR qui touche beaucoup de gens. Ce que j'espère pour le futur serait que la lutte écologique puisse se mettre en relation avec d'autres luttes, par exemple la grève féministe, afin de pouvoir motiver des gens de tous les horizons et d'œuvrer ensemble pour le changement social. •

Propos recueillis par
Fanny Cheseaux

«Pas contents, pas contents!»

RASSEMBLEMENT • La grève est un phénomène ancien, mais légalisé depuis peu en Suisse. Elle donne la possibilité aux revendications les plus urgentes d'être projetées sur le devant de la scène par les concerné-e-s. La «grève de l'école pour le climat» permet par exemple aux jeunes, qui ne peuvent voter, d'exprimer leurs opinions. Tour d'horizon des grèves helvétiques.

20'318 «journées de travail "perdues"» en 2018, voici l'impact de la grève en Suisse selon l'Office Fédéral de la Statistique. La grève est par définition une «cessation collective, volontaire et concertée du travail, décidée par des employé-e-s pour faire aboutir leurs revendications». Ce qui la distingue de la manifestation, c'est l'impact économique, posé en objectif pour maximiser l'attention des autorités publiques. La grève n'est pas simplement un «rassemblement de personnes dans un lieu public ou sur la voie publique», mais un moyen d'exprimer une urgence. En Suisse, le droit de grève n'est inscrit dans la Constitution qu'à partir du 18 avril 1999. L'Allemagne autorise la grève dès 1968, les Etats-Unis dès 1935 et la France en partie dès 1864, puis pleinement dès 1946. Mais ce droit demeure toujours inexistant dans certains pays, comme l'Arabie Saoudite ou le Qatar.

Les événements de 1918

L'année 1918 est le théâtre d'une importante grève en Suisse. Nommée «grève générale», elle émerge à cause de tensions dues à l'accroissement des inégalités économiques et sociales entre les ouvrier-ère-s, les industriel-le-s et les banquier-ère-s, qui quant à eux-elles profitent d'affaires prospères. Dès 1917, les tensions sont palpables et quatre manifestant-e-s sont tué-e-s en novembre à Zurich. Les pouvoirs publics sont alors amenés à prendre des mesures pour éviter la montée du mouvement. Cela n'empêchera pas les employé-e-s de banque – pourtant issu-e-s des classes dites «favorisées» – de faire la grève le 30 septembre et le 1^{er} octobre. Dans le même temps, le Comité d'Olten – regroupement de responsables syndicaux et socialistes – organise la grève qui rassemble finalement 250'000 grévistes, soit un peu moins d'un tiers de la population active de la Suisse. Les militaires sont mobilisés par les autorités pour pallier l'absence des grévistes à des postes essentiels, mais aussi pour faire pression sur les membres du Comité d'Olten, qui finissent par interrompre la grève le



14 novembre, après trois jours de manifestation.

Répercussions de la grève

De cette grève générale de 1918 ressort un ensemble de neuf revendications. Certaines seront accordées grâce à cette grève, telles que le recours à la proportionnelle pour l'élection du Conseil national, ou le passage de la semaine de travail de 54 à 48 heures. La mise en place de l'Assurance Vieillesse et Invalidité ou le vote des femmes ne trouveront quant à eux écho que bien des années plus tard, respectivement en 1974 et 1971. Le Conseil fédéral avance même d'autres répercussions de ce mouvement populaire, en réponse à une question du député Fabian Molina, que «l'importance de la grève générale relève notamment du fait qu'elle a généré une impulsion pour le développement du partenariat social qui s'est accéléré au cours de la deuxième moitié des années 1930. Celui-ci contribue aujourd'hui encore de manière décisive au fort taux d'occupation, à la grande prospérité et au faible taux de chômage en Suisse.»

De nouveaux sujets de contestation

Alors que le droit de grève en Suisse fête ses 20 ans, 2019 marque une année fondamentale dans ce domaine. Tandis que le pays a vécu un moment historique avec la grève des femmes du 14 juin de cette

année, de nombreuses «grèves de l'école pour le climat» s'organisent régulièrement depuis plusieurs mois. Afin de comprendre les motivations des manifestant-e-s à se mobiliser, *L'auditoire* s'est rendu à la grève du climat qui s'est tenue à Lausanne le 27 septembre dernier. Si la plupart ont évoqué leur mécontentement face aux politiques climatiques actuelles, d'autres évoquent le «bon sens».

2019 marque une année fondamentale dans le domaine du droit de grève

Pour beaucoup, leur mobilisation n'est pas nouvelle, que ce soit lors de précédentes grèves ou par leurs actions au quotidien. Arthur, 10 ans, se revendique, avec ses parents, «zéro déchet» depuis quatre ans. Liam, 35 ans, dit désormais privilégier le train, même s'il met jusqu'à huit fois plus de temps qu'en avion. L'«effet Greta» – référence à la jeune activiste suédoise de 16 ans Greta Thunberg – est souvent mis en avant. Cette dernière est devenue l'icône populaire de ce mouvement en refusant d'aller à l'école le vendredi tant que les problématiques climatiques ne seraient pas prises en

compte. La réalité est là celle d'un mouvement transnational, ce qui permet aux manifestant-e-s tel-le-s que Lisa, 24 ans, d'espérer faire «ouvrir les yeux aux gens qui ont le pouvoir de voter, parce qu'à travers ce pouvoir on peut changer beaucoup de choses». Rappelons-le, cette grève de l'école mobilise en particulier des jeunes qui n'ont pas encore atteint la majorité électorale, et qui pourtant, face aux enjeux climatiques, se considèrent comme les premier-ère-s concerné-e-s. Les avis sont pleins d'espoir du côté des manifestant-e-s, comme Denise, 73 ans, qui avance que «les politiques ne réalisaient pas avant ce qui se passait», et que c'est grâce à ce mouvement qu'ils «commencent à réaliser que c'est grave». Alessandra, 53 ans, complète qu'elle est «heureuse de voir que les jeunes s'impliquent» et espère «que peut-être avec ce mouvement les choses vont changer». Gabriel, 12 ans, invite à «concrétiser», car «il ne faut pas qu'en parler». Les grèves dans nos sociétés contemporaines sont des moyens d'expression, de revendication, mais aussi de rassemblement pour une même cause. Cependant, il est rare qu'une seule grève permette d'atteindre toutes ces revendications, c'est pourquoi leur répétition aide à obtenir gain de cause. •

Quel avenir pour les leaders? Espèce de SJW

DÉCONSTRUCTION • La figure du leader a longtemps tenu un grand rôle, voir essentiel, dans les mouvements aux aspirations révolutionnaires. Pourtant, les mouvements qui marquent l'actualité semblent avoir des approches différentes du leadership.

Au sens sociologique, le-la leader est une figure d'autorité au sein d'un mouvement. Il y a deux aspects fondamentaux à cette représentation: le juridique et le figuratif. On pourrait relier ces termes aux formes de la «domination légale et charismatique» selon Max Weber. La domination légale entraîne une certaine responsabilité de la part de la figure, alors que l'aspect figuratif est d'ordre symbolique. Pourtant, ce premier aspect est d'une grande importance. Pour le philosophe et penseur politique Thomas Hobbes, un-e représentant-e est nécessaire afin d'unifier la *multitude*. Le leader devrait, selon les mots de Jean-Jacques Rousseau, «transporter hors de soi».

Des mouvements sans leader?

Il est impossible de penser aux mouvements révolutionnaires du dernier siècle sans penser à leur leader précis, soit Lénine, Gandhi ou encore Nelson Mandela. Les grandes exceptions à avoir eu du succès sans leader seraient peut-être les deux premières vagues féministes en Occident entre 1879 et 1930 et entre 1960 et 1980. Aujourd'hui, les mouvements semblent opter pour un modèle similaire. Dans le cas des Gilets jaunes ou #metoo, on ne trouve pas de figure phare. Extinction Rebellion prône d'ailleurs cette notion de pouvoir horizontal, c'est-à-dire un système non-hiérarchique, où tout le monde est mis au même niveau. Laurence Kaufmann, professeure de sociologie

de la communication de l'Université de Lausanne, rappelle que le groupe Anonymous, sur lequel elle a fait une recherche, pousse cette idée jusqu'au bout, notamment avec l'utilisation de masques. En cachant leur visages sous les masques, les membres d'Anonymous ne peuvent être identifié-e-s, empêchant par la même occasion toute potentielle centralisation autour d'un-e leader. Internet a joué un rôle indispensable dans l'organisation et la mobilisation de plusieurs mouvements récents dont Anonymous. La professeure en sociologie définit cette plateforme de «moyen de coordination géant et rapide». Ce serait néanmoins pour elle une erreur d'attribuer cette capacité d'organisation non-hiérarchique uniquement à Internet. Elle prend le cas des deux premières vagues féministes qui ont su obtenir la majorité de leurs revendications sans véritable représentantes.

Internet joue un rôle indispensable dans l'organisation et la mobilisation

Cependant, l'experte en sociologie souligne la fonction mobilisatrice d'Internet, une sorte de «relais entre les leaders d'opinion qui permet de mener les hésitants». Il n'est pas sûr qu'Internet soit une structure plus

démocratique que ses antécédents, la presse et la télévision. Mais il est clair qu'il a contribué à ce que le message ait moins d'importance. La prévalence des mouvements à structure horizontale à l'âge d'Internet n'est pas une coïncidence, car elle est facilitée par le medium d'organisation.

L'exception Greta

L'adolescente suédoise est une figure très médiatisée et connue, au point d'avoir un statut emblématique.

Greta Thunberg est une figure au statut emblématique

Non seulement dans les tags de rue pro-climat ou les affiches de l'UDC dénonçant le mouvement, mais plus particulièrement sur les réseaux sociaux. Le 23 septembre, elle signe avec quinze autres enfants une plainte à UNICEF contre cinq grands pays pour atteinte à la santé et aux droits des enfants. Cette condamnation de leur inaction vis-à-vis du climat ne serait possible sans les entités légales derrière. Ceci montre bien selon Laurence Kaufmann que Greta Thunberg détient donc avant tout la fonction symbolique, mais pas la fonction juridique. Ce modèle de *leadership* semble déstabiliser ses adversaires, qui en reviennent à harceler la fille de 16 ans. Tout en étant emblématique du mouvement, elle ne porte pourtant aucune responsabilité légale. Ce rôle est maintenu par des actrice-s qui se trouvent à l'arrière de la scène. Les mouvements révolutionnaires déconstruisent aujourd'hui la figure du leader, s'appuyant sur Internet pour découpler les rôles à jouer, ou même amener cette idée plus loin en effaçant ses deux fonctions. •

Oscar Jordan

Le terme *Social Justice Warrior* est utilisé comme une injure. Comment ce terme positif est-il devenu une insulte?

Le terme *Social Justice Warrior* – que l'on peut traduire par «guerrier-ères pour la justice sociale» – désigne une personne qui défend des causes sociales, comme le féminisme ou le multiculturalisme. Jusque-là, l'imagerie du de la guerrier-ère semble plutôt positive. Cependant, l'expression a été reprise sur Internet de manière péjorative. Le *Social Justice Warrior* devient un-e rabat-joie, un-e hystérique qui s'insurge à tort et à travers en défendant des causes jugées dérisoires. C'est en 2014 que le mot connaît un pic d'usage dans le contexte de *Gamergate*, un mouvement de harcèlement par la communauté *gamer* «conservatrice» contre une réinvention plus féministe et progressiste des jeux vidéo. Le mouvement émerge lorsque Zoë Quinn, une développeuse de jeux vidéo américaine, crée un jeu mettant en scène plusieurs scénarios qui permettent de comprendre la dépression, en se basant sur son expérience personnelle. Les partisan-ne-s de *Gamergate* s'insurgent: selon leurs dires, ce genre de thème et de format ne convient pas au monde du jeu vidéo et ils considèrent ce jeu comme une «intrusion politique» dans leur communauté. Zoë Quinn est alors victime de vagues de harcèlement, allant jusqu'aux menaces de mort. C'est dans ce contexte que les partisan-ne-s de *Gamergate* traitent celles et ceux qui défendent la développeuse de *Social Justice Warriors*, préférant même son abréviation *SJW*. A partir de là, le terme devient une insulte et est réutilisé dans de nombreux *memes*. Ces derniers se moquent des *SJW* en les représentant sous plusieurs formes: soit des femmes loin des normes de beauté actuelles, généralement en surpoids, poilues etc. ou bien sous forme de personnes gouvernées par leur côté émotionnel, qui ne font rien à part pleurer et se plaindre. Ils ont pour fonction d'enlever la connotation puissante du terme «guerrier» décrédibilisant ainsi non seulement les critiques, mais aussi leurs propos. Ce processus de décrédibilisation n'est pas nouveau: c'est une version moderne des mouvements antiféministes qui représentaient par exemple les suffragettes comme des femmes à l'apparence monstrueuse. •

Fanny Cheseaux



Vibrations collectives

MUSIQUE • Partisane ou militante, la chanson continue d'accompagner de nombreuses manifestations. Un moyen efficace de diffusion et de rassemblement autour de revendications communes. Analyse de ce phénomène.

Des centaines, des milliers d'humain-e-s, et soudainement, une seule voix. Chanter ensemble signifie respirer simultanément, synchroniser le souffle et les paroles.

Les chansons peuvent incarner un réel discours politique

Dirigée vers un objectif commun, la multitude ne fait qu'une dans un sentiment d'unification émotionnelle avec le groupe. Lorsqu'il s'agit de changement social, les chansons peuvent incarner un réel discours politique, au-delà d'une connexion entre individus.

La chanson comme média

On distingue la «chanson sociale» du discours politique par son inscription «hors des catégories rationnelles de la pensée discursive», selon la sociologue Dutheil-Pessin. En effet, les musicien-ne-s sont à priori dénué-e-s d'un statut politique et sont en droit d'exprimer librement leurs idées en faisant l'usage d'un langage abstrait. A cela s'ajoute une ligne mélodique ainsi que d'autres qualités musicales, qui chargent les revendications en émotions. Par exemple, la grève féministe s'est terminée par une joyeuse interprétation collective de son hymne composé pour l'occasion: «Y en a marre d'être harcelées/Y en a marre d'être exploitées/Changeons notre

société/On veut toutes l'égalité». La chanson engagée capture ainsi l'émotion immédiate et représente alors un moyen exceptionnellement efficace pour diffuser des idées auprès du public; car c'est ce savant mélange entre forme musicale et fond contestataire qui invite à l'action.

Un discours mélodique

L'oralité des chansons engagées est également ce qui permet une transmission large du savoir et des idées. En tant que discours que chacun-e est en mesure d'interpréter, la parole composée par une minorité devient collective. Celle des Gilets jaunes, «Pour l'honneur des travailleurs/Et pour un monde meilleur/Même si Macron nous

veut pas/Nous, on est là» prend la forme d'une chanson simple qui dit et fait comprendre ce qui relève de l'important et du nécessaire.

Une transmission large du savoir

En tant que «média du peuple», la chanson sociale permet alors l'expression collective et sans entrave d'une volonté commune de changement. Raconter d'autres possibles musicalement, c'est s'unir émotionnellement et politiquement. •

Caroline Lot

Chéri Samba: artiste activiste

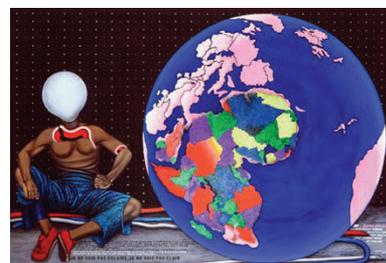
PEINTURE • Chéri Samba est un artiste militant congolais qui a su dépasser les frontières de son pays à l'aide de ses peintures vivantes. Réussissant ainsi à transmettre son message jusqu'en Europe, il y est désormais exposé dans plusieurs grands musées.

En République Démocratique du Congo, la situation politique est instable depuis des décennies. En effet, les guerres qui ravagent le pays, qu'elles soient dues à des conflits ethniques, territoriaux ou politiques, ne semblent pas près de prendre fin. Malgré ce climat de violence constant, un certain nombre d'artistes émerge et tente de se faire un nom tant bien que mal.

Parcours vers la gloire

Parmi ces artistes se trouve Samba wa Mbimba, plus connu sous le nom de Chéri Samba, né le 30 décembre 1956 à Kinto M'Vuila, un petit village à 80 kilomètres de Kinshasa. Dès son plus jeune âge, il vend à ses camarades des petites BD et autres histoires qu'il illustre lui-même. Alors qu'il croit être le seul de son village à faire cette quête de la peinture, il découvre l'existence d'autres peintres lors d'un voyage à la capitale. Vers l'âge de 20 ans, il décide de poursuivre sa carrière de peintre en s'installant à Kinshasa.

Chéri Samba commence alors par y travailler gratuitement sous la tutelle de peintres locaux. Jeune artiste ambitieux, il aspire à plus de responsabilités. Il quitte donc l'atelier afin de trouver une place rémunérée ailleurs. Lorsqu'il ouvre finalement son atelier, il a enfin la liberté de se construire une identité en tant qu'artiste. Il choisit de peindre à l'acrylique sur de grands formats. Son travail s'inscrit dans la peinture figurative que l'on pourrait même qualifier de narrative. Chéri Samba décide assez rapidement d'accompagner ses œuvres de textes. Ce choix un peu surprenant part de l'hypothèse que «[si] les gens sont comme [lui] qui [lit] lentement, ils passeront des heures et des heures à comprendre et resteront devant [son] tableau». Ce postulat qui paraît en premier lieu très simple semble indiquer chez l'artiste un réel désir de faire réfléchir son public. En effet, Chéri Samba ne souhaite pas que l'on s'arrête uniquement aux caractéristiques esthétiques de ses toiles, mais



Chéri Samba, *Je ne suis pas éclairé, je ne suis pas clair*, 2013.

bien que l'on tente d'analyser le message qu'elles nous communiquent.

Un cri à l'aide

Certaines de ses œuvres traitent de la présence d'enfants soldats dans les conflits congolais tandis que d'autres informent sur le danger des moustiques, qui transmettent des maladies meurtrières à travers toute l'Afrique. Mais toutes présentent un point commun: le fait d'exposer des problématiques actuelles. Plus que tisser un lien entre ses peintures et son public,

l'artiste veut «conscientiser les gens»; et pour cela, il est prêt à dénoncer les injustices. Plusieurs de ses peintures mettent l'accent sur l'hypocrisie de l'Europe, qu'il considère comme grandement responsable de la situation actuelle de l'Afrique. Chéri Samba affirme même «[qu'en] Afrique il n'y a pas de dirigeants libres». Pour lui, ils ne sont que des marionnettes de l'Europe. Dans son œuvre *Je ne suis pas éclairé, je ne suis pas clair*, l'artiste exprime sa profonde détresse dans une phrase en swahili «*Ezali mava mingi poma ngai* qui se traduit par «C'est trop triste pour moi». Ce tableau dépeint une Afrique pleine de vie et de couleurs qui souhaite qu'on lui laisse la chance de se développer, implorant les occidentaux d'ouvrir les yeux face à une réalité qui fait peine à voir. •

Furaha Mujinya

Peuples en marche

MONDE • Du mouvement pour l'Indépendance de l'Inde à la révolte des aborigènes d'Australie en passant par Martin Luther King et Nelson Mandela, les mouvements sociaux les plus célèbres ont marqué l'histoire. Comment les populations se sont-elles révoltées autour du monde? Voyage à travers les luttes sociales avec escales dans les cinq continents.

Un nouveau président

À l'aube des années 1950 se met en place l'un des plus grands mouvements sociaux contre la ségrégation raciale aux Etats-Unis: le *Civil Rights Movement*. Malgré l'abolition de l'esclavage des Afro-Américain-e-s en 1865, le racisme subsiste, surtout dans le sud du pays. Martin Luther King est le leader du mouvement.



Il prononça son fameux discours *I Have a Dream* lors de la Marche de Washington pour l'emploi et la liberté en 1963, un événement représentant le point culminant des manifestations non-violentes et rassemblant plus de 200'000 personnes. Quelques décennies plus tard est élu Barack Obama, le premier président de couleur aux Etats-Unis. Cette élection reflète un changement de mentalité qui a permis de faire bouger les choses, même si le combat est encore loin d'être gagné. •

Injustices coloniales

Commençons par rappeler que les aborigènes d'Australie sont les premier-ère-s à avoir habité le sol australien, bien avant que les colonies britanniques ne débarquent vers la fin du XVIII^e siècle. Sans grande surprise, les aborigènes n'acceptent pas ces Anglais-e-s qui veulent s'emparer de leurs terres. Ils-elles décident donc de se révolter dans une guerre sanglante, nommée la *Black War*. Après avoir été massacré-e-s, les aborigènes sont déportés-e-s, isolé-e-s et asservi-e-s pendant encore près d'un siècle. Ce n'est qu'en 1967, qu'ils deviennent citoyen-ne-s australien-ne-s à part entière. •

Les protestations sociales représentent un moyen unique que le peuple a pour faire entendre leur colère aux gouvernements et à leurs dirigeant-e-s politiques souvent passifs devant les malheurs qu'il subit. Depuis quelques temps, le phénomène des jeunes qui se mobilisent dans les rues pour le climat nous a donné envie de se pencher sur notre passé et d'étudier comment les luttes sociales qui ont traversé le monde ont pu faire changer les choses. •

Méline Lurati

Chanter pour se libérer

En Estonie, le peuple a réussi à se libérer de l'oppression communiste de l'URSS en grande partie grâce à leurs chants. La pratique du chant choral est au cœur de la culture estonienne depuis le XIX^e siècle. Entre 1981 et 1991, la population a manifesté dans les rues en criant des chants patriotiques à tue-tête; c'est ce qu'on appelle «la révolution chantante». D'autres manifestations pacifiques ont eu lieu également en Lituanie et en Estonie. En 1991, le bloc de l'URSS tombe et l'Estonie retrouve sa liberté. Un bel exemple d'une lutte pacifiste et originale qui fut remportée. •

L'émancipation par la sagesse

Àu début des années 1930, Gandhi, un guide spirituel pacifiste, organise la lutte de la communauté indienne pour acquérir son indépendance et se libérer de la présence de l'Empire britannique dans le pays. Il utilise plusieurs moyens de protestation pour parvenir à ses fins: une marche de 400 km contre la taxe sur le sel imposée par l'empire colonial, des boycotts de marchandises comme le coton produit en Inde, ou encore des jeûnes contre la discrimination des Intouchables, une minorité méprisée en Inde. Après un long combat, l'indépendance de l'Inde est finalement proclamée en 1947. •



Combat pour sa couleur

En Afrique du Sud, après l'élection d'un parti national conservateur en 1948, une politique visant à maintenir la minorité dominante de la population blanche et à créer une séparation avec les populations de couleur est mise en place. Son nom: l'Apartheid. La communauté noire sud-africaine décide de se révolter, et pour cause! Les manifestations, émeutes et grèves générales se multiplient et provoquent de véritables bains de sang. Nelson Mandela est l'un des grands dirigeants du combat contre l'Apartheid, mais reste pendant 27 ans en prison. Mais en 1994, il gagne les premières élections multiraciales et devient le président de l'Afrique du Sud. Une lutte sans pitié qui a finalement porté ses fruits. •



Don't say it, spray it

STREET ART • C'est un secret de polichinelle; le succès d'une révolution tient en grande partie à sa propagation. Même si aujourd'hui concurrencé par l'efficacité «grande échelle» des réseaux sociaux, le street art continue d'assumer et d'assurer sa mission disséminatrice.

Ils-elles dénoncent en dessinant, dessinent en dénonçant. Armé-e-s de leurs bombonnes, Banksy et ses semblables accompagnent les combats sociaux en les illustrant sur des toiles bien particulières; les murs de la ville. Ainsi immortalisés (à moins que les services communaux ne disposent d'un grand budget peinture), ils portent la voix de révolutions «long terme», de revendications qui, malheureusement, doivent être répétées parfois pendant une bonne dizaine d'années avant d'être acceptées. Cette insistance sur ces slogans de «longue haleine» se fait d'autant plus fréquemment que les opinions «sur le vif» et les réactions d'actualité sont laissées au nouveau-venu, le réseau social (voir le Dossier du numéro 252).

Une fonction millénaire

Quand «art» et «activisme politique» se marient, ils prennent le nom charmant d'«activisme». Si cette pratique a véritablement pris son essor dans les critiques anti-capitalistes de la fin des années 1980, son principe essentiel est loin d'être une invention propre au XX^e siècle. Aussi loin que remonte l'histoire de l'art, on la trouve peuplée d'hérauts de la liberté, d'esprits critiques de leurs mœurs contemporains. Au XV^e siècle déjà, le peintre Rubens distillait son engagement social dans ses toiles. Là où l'artivisme moderne semble innover, c'est dans son terrain d'exposition. Pas de galerie, pas de musée, encore moins de mécène ou d'éditeur-trice. L'artiste n'a pour subvention que son impertinence. Et en (re)conquérant l'espace public, c'est à une masse anonyme qu'il

s'adresse, non plus à une élite culturelle. Un reflet somme toute logique des valeurs véhiculées; universalisme, démocratie et, quand il le faut, subversion. C'est là sans doute ce qui fait à la fois la faiblesse et le charme de l'artivisme par rapport aux réseaux sociaux: son aspect vagabond. On le rencontre sans le vouloir; au détour d'un croisement de rues, dans la cour d'un



immeuble, à la sortie d'un parking... Se dévoilant ainsi aléatoirement aux badauds, son charisme réside dans sa dissémination accidentée. Et contrairement aux réseaux sociaux, où un message posté une seule fois a un potentiel de multiplication quasi infini, le message artiste est le fruit d'un travail, d'une esthétique pensée, d'une fabrication recommencée à chaque unité. Face à une œuvre *street art*, qu'il adhère ou rejette le combat représenté, le spectateur a une sensibilité peut-être davantage sollicitée que s'il lisait un «simple» *tweet*. Concurrencé, mais pas dépassé, l'artivisme a encore sûrement de beaux jours devant lui. •

Thibault Nieuwe Weme

Résister sans bombarder

PACIFISME • Au milieu des guerres qui ravagent le monde, plusieurs mouvements non-violents tentent de trouver une manière différente d'exprimer leur mécontentement. De Gandhi à Extinction Rebellion, exploration de la force d'un mouvement symbolique.

Face à un régime dictatorial ou à un désaccord avec une décision du pouvoir en place, l'une des premières réactions est bien souvent de se laisser emporter par la rage et la violence. Pourtant, l'histoire démontre bien qu'il existe d'autres moyens de parvenir à ses fins. La marche du sel pacifique initiée par Gandhi en 1930 introduit la notion d'*ahimsa* – traduit par «non-violence» en français – auprès du monde occidental. Toute une série de mouvements considérés comme tels se sont depuis déroulés dans le monde entier et marquent une opposition flagrante avec les nombreux conflits désespérément sanglants qui font quotidiennement la une des journaux.

Un soutien révolutionnaire

Véritable figure des mouvements non-violents, le politologue américain Gene Sharp rédige en 1993 un petit guide intitulé *De la dictature à la démocratie*. Utilisé par la suite comme base à de multiples luttes, comme le mouvement

de résistance au régime de Milosévic en Serbie et le Printemps arabe, ce manuel explique en à peine cent pages qu'il existe des moyens pour résister de manière non violente au pouvoir injuste.

198 méthodes, dont les pétitions, le boycott, les veilles et le port de symboles

Pour lui, une protestation violente sera forcément vouée à l'échec: «Toute forme de violence, même limitée, durant une campagne de défiance politique sera contreproductive car elle déplacera le combat sur le terrain militaire où le dictateur a un avantage écrasant. La discipline non-violente est une clé du succès qui doit être maintenue en dépit des provocations et brutalités des dictateurs et de leurs

agents.» Au total, 198 méthodes s'y retrouvent répertoriées, allant des pétitions au boycott, en passant par les veilles ou le port de symboles. Mais Gene Sharp se tient bien loin de toute morale ou idéologie et souhaite simplement faire part d'une méthode efficace pour conquérir le pouvoir.

Désobéir pour conquérir

Face à l'urgence écologique, les actes dits de «désobéissance civile» se sont multipliés ces derniers mois. Théorisé par l'essayiste américain Henry David Thoreau en 1849, ce terme désigne le refus public de se soumettre à une loi ou à un pouvoir jugé injuste, tout en faisant de ce refus une arme de combat pacifique. Alors que les actions de ce type organisées par le mouvement Extinction Rebellion aux quatre coins du monde en faveur du climat sont au centre de toutes les discussions, la manœuvre ne date pas d'hier. Et depuis une cinquantaine d'années, la désobéissance civile semble faire

partie de la culture politique des mouvements contestataires. Elle est l'option principale choisie par les manifestant-e-s pour la paix, mais pas seulement. En 2011, par exemple, le mouvement *Occupy Wall Street* dénonce les abus du capitalisme financier en occupant le Zucotti Park, à proximité de la Bourse de New York. Des actions aussi réalisables de manières individuelle, à l'image de la vague de femmes iraniennes qui, début 2018, s'affichent sans leur voile dans les rues pour lutter contre son port obligatoire. Que de protestations sans violence, dont le message a largement été entendu. Alors au lieu de poser des bombes, peut-être serait-il temps de repenser la manière de manifester son mécontentement. Il existe en tout cas 198 alternatives. •

Judith Marchal

Libérer la parole et le clito

SEXUALITÉS • Si le concept de «révolution sexuelle» raisonne dans l'esprit des soixante-huitard-e-s, il semble que la dernière génération connaît à son tour une nouvelle révolution sexuelle, qui se caractérise par une libération de la parole des femmes victimes de violences sexuelles, ainsi que par des revendications féministes liées au corps et au plaisir féminin.

Depuis octobre 2017, l'affaire Weinstein suscite un vent de contestations international et permet une libération de la parole concernant les violences sexuelles à l'encontre des femmes, notamment à travers les réseaux sociaux avec #metoo et #balancetonporc. Par ailleurs, on assiste à l'émergence de questionnements et de revendications féministes au sujet du corps des femmes, du plaisir féminin ou encore des sexualités.

Une nouvelle révolution sexuelle

De nombreux mouvements et manifestations s'inscrivent dans ce qui semble être une nouvelle révolution sexuelle. Quels sont les enjeux autour de ces mobilisations massives? Entre révolution et révoltes, l'historiographie n'a pas encore tranché.

De la révolution contraceptive

Inscrite dans l'esprit collectif de l'Occident, la notion de révolution sexuelle fait tout d'abord écho à la «libération sexuelle» des années 1960-1970, et plus généralement au mouvement de libération des femmes à cette période-là. Appelée aussi «révolution contraceptive», cette dernière chamboule les codes du conservatisme bourgeois et contribue à l'évolution des mœurs en permettant d'instituer dans la législation la contraception et l'IVG (interruption volontaire de grossesse). Assistante diplômée, spécialisée en études genre à l'Université de Lausanne, Charlène Calderaro précise que si cette révolution sexuelle ne fait pas l'impasse sur les violences sexuelles, «elle se concentre principalement sur les libertés et les droits des femmes en matière de sexualité, et leur permet à travers la contraception de contrôler la procréation tout en la distinguant de la sexualité». En ce sens, les rapports sexuels ne sont plus

forcément synonymes de procréation. Toutefois, dans le cadre de cette révolution contraceptive où les problématiques sont liées majoritairement à l'hétérosexualité, la question du plaisir féminin reste en suspens.

A une révolution des sexualités

Quelle évolution depuis les années 1970? Si la pilule est alors le symbole de la libération sexuelle et de l'émancipation des femmes, la prise en charge de la contraception devient aujourd'hui un fardeau pour ces dernières. Il paraît aller de soi que c'est aux femmes de maîtriser leur procréation, alors que cet acte implique deux personnes. Outre cette responsabilité à sens unique, elles subissent également les effets secondaires des contraceptifs hormonaux, dont les risques de thromboses, d'anxiété ou encore d'une baisse de libido. Pas de quoi se (ré)jouir! Qu'en est-il de la

et plus globalement du corps des femmes. Que ce soit à travers les affiches, banderoles et pancartes lors de manifestations, ou encore sur les réseaux sociaux, la représentation du clitoris devient un symbole de lutte. A cela s'ajoute les différentes critiques qui portent notamment sur la pilosité, le tabou autour de la nudité féminine, ainsi que sur l'hyper-sexualisation du corps des femmes. Charlène Calderaro explique: «Les problématiques liées au corps et aux sexualités féminines s'insèrent dans une volonté de reprendre le contrôle de son corps. Un aspect central de cette nouvelle révolution sexuelle est le fait de remettre au centre le plaisir féminin, en remettant en cause les savoirs gynécologiques et sexuels qu'on avait là-dessus.» Parallèlement, l'hétéro-normativité est de plus en plus remise en question par les mouvements LGBTQI+ qui permettent d'ou-

vrir le débat sur des thématiques de genre, ainsi que d'appréhender les problématiques non pas de la sexualité, mais des sexualités au pluriel.

Les mobilisations actuelles permettent une véritable libération de la parole

Charlène Calderaro explique en premier lieu que «les recherches en études genre posent la question d'une nouvelle révolution sexuelle au présent et de ce qui la distingue des anciennes, en se penchant sur les effets de cette mobilisation, son ampleur, son internationalisation, et sur ce qu'elle peut amener comme changement». Au niveau de la terminologie, la chercheuse précise que «l'on va appeler "révolutions" des moments historiques seulement *a posteriori*, en ayant vu les ampleurs qu'ils ont pu avoir». Faute de recul nécessaire, le terme de «nouvelle révolution sexuelle» n'est pas officiellement déclaré, mais il semble prendre le dessus sur celui de «révolte». Peut-être ce dernier n'est-il pas assez ambitieux pour ouvrir la voix vers une ère de changement? Au système patriarcal qui demanderait «C'est une révolte?», les voix de la rue lui répondraient «Non, Sire, c'est une révolution!» •



représentation du plaisir féminin? Aujourd'hui, il semble qu'une prise de conscience soit en train de se produire autour de cette question, avec un intérêt accru porté à l'orgasme clitoridien – qui vient défier l'importance accordée à l'orgasme vaginal par la psychanalyse freudienne. Nombreuses sont les revendications féministes actuelles au sujet du plaisir féminin,

Plus qu'une libération sexuelle, les mobilisations actuelles permettent une véritable libération de la parole sur des problématiques et

Mathilde de Aragao

Présomption médiatique?

DÉONTOLOGIE • Un nouveau tribunal s'est désormais érigé: le tribunal médiatique. Plus que jamais, la morale triomphe sur les écarts de l'Homme. Cependant, cette montée en puissance des médias et réseaux sociaux appelle à la prudence dans cette course effrénée vers la vérité.

«La presse est en France un quatrième pouvoir dans l'État: elle attaque tout et personne ne l'attaque. Elle blâme à tort et à travers. Elle prétend que les hommes politiques et littéraires lui appartiennent et ne veut pas qu'il y ait réciprocité» déclara, dans sa mensuelle *Revue parisienne* du mois d'août 1840, un homme porté par son nébuleux rapport à la presse: Honoré de Balzac. Apparue au XVIII^e siècle avec la parole d'Edmund Burke, empruntée ensuite par Balzac puis affirmée par Soljenitsyne en 1978, l'expression «quatrième pouvoir» semble s'être frayée, en quelques bonds diachroniques, un chemin à travers l'esprit du temps. Forte de sens et d'implications, cette dernière reflète parfaitement l'éternelle querelle idéologique autour du rôle de la presse, son influence sur les autres formes de pouvoir (législatif, exécutif et judiciaire), ainsi que son poids dans un procédé juridique.

Corrosif concubinage?

De simple lanceuse d'alerte à véritable inquisitrice populaire, l'encre médiatique coule à profusion quand il s'agit de servir le séduisant motif de la justice. En effet, de Baudis, Sarkozy à

Sperisen, Ramadan en passant par Rose et Spacey, les affaires juridico-médiatiques sont une irrésistible sucree pour de nombreux·ses journalistes qui suscitent d'innombrables débats populaires. Certain·e·s évoquent la pure exécution du devoir journalistique, d'autres invoquent la prudence face à la surmédiatisation, alors que les plus critiques dénoncent la mise en péril de certains principes déontologiques tels que la présomption d'innocence, qui, selon l'avocat pénaliste Éric Dupond-Moretti, «existe de moins en moins».

Une nouvelle ère médiatique ultra digitalisée

Le XXI^e siècle est synonyme de nouvelle ère médiatique ultra digitalisée, où les pensées se numérisent et s'échangent à une délirante fréquence qui nourrit l'esprit critique, mais aussi la vindicte populaire, allant parfois même jusqu'à essouffler le garde-fou qu'incarne cette présomption. A l'instar de l'affaire Baudis où cet ancien maire de Toulouse se vit mettre en cause pour complicité dans une affaire liée au tueur Patrice Alègre

pour meurtres, viols et proxénétisme. C'est le front perlé de sueur qu'il révéla cette accusation au journal de TF1. Entre une couverture exacerbée, des interviews accusatrices et la lecture d'une lettre signée Alègre qui condamnait Baudis, les médias alimentèrent une machination calomnieuse que la cour d'appel de Toulouse anéantit deux ans plus tard. Dans le journalisme, il semble régner un périlleux jeu d'équilibriste entre servir la vérité tant convoitée et desservir la justice. «C'est typiquement le genre d'affaire où la question de la présomption d'innocence a été très difficile à respecter» explique le journaliste Darius Rochebin, qui poursuit sur la problématique de cette quête de vérité qui demeure «plus importante que tout mais ne doit pas autoriser à des dérives où l'on viole la présomption d'innocence». Darius Rochebin relève l'importance d'un dosage entre la «crédibilité de l'accusation, l'intérêt à publier un témoignage ainsi que la gravité d'un délit supposé».

Réflexions modernes

Imprégnées par la calomnie, les affaires comme celle de Baudis ou Sarkozy-Kadhafi amènent à s'inter-

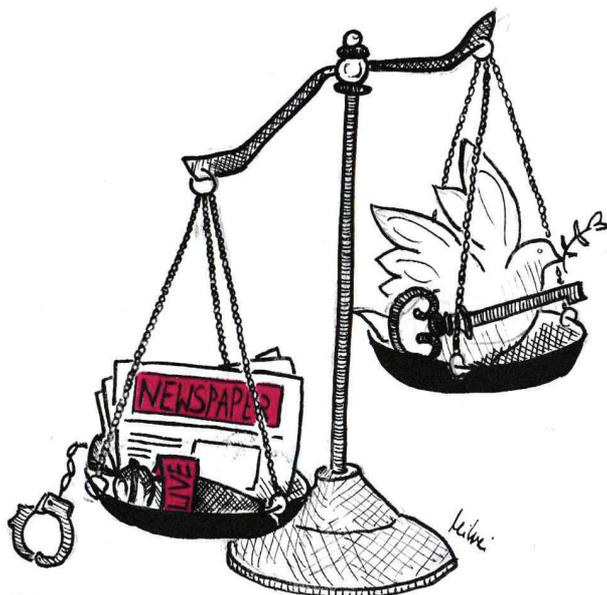
roger sur la pertinence même d'un débat de fond dans un monde désormais construit d'images et de tweets. L'essor des réseaux sociaux a propulsé la pratique du débat vers de nouveaux sommets où tout se retrouve accéléré à coup de publications aussi spontanées que variées; ce qui peut amener à se poser la question de la cohabitation entre réflexion de fond et Internet. Est-ce possible? «Bien sûr; d'une certaine manière les réseaux sociaux ont enrichi le débat puisque les cadres

La modernisation des médias est porteuse d'ambivalence

Accessible, anonyme et décomplexée, la parole sur les médias sociaux jouit d'une liberté quasi-totale, offrant une sorte de réflexion en temps réel de l'opinion qui «sanctionne très vite lorsqu'il y a des dérives», précise le journaliste. Il semble évident que cette modernisation des médias est porteuse d'ambivalence à travers sa capacité de véhiculer et réprimer simultanément les excès de l'expression démocratique portée à son paroxysme.

Le bien et la vérité

A ce périlleux jeu d'équilibriste vient donc s'ajouter une nouvelle dimension propre à cette ère de l'information à outrance: l'appétit de la sensation et de l'hyper-moralisation manichéenne. En effet, le Web octroie une superficie cyclopéenne pour tou·te·s journalistes avides de «buzz» et autres phénomènes populaires. Journalistes qui, selon Maître Dupond-Moretti, «se soucient du bien, de la morale mais pas de la vérité». Si l'on peut évidemment se réjouir de l'efflorescence d'un système libertaire, il faut cependant garder un œil attentif sur les multiples dérives qu'une telle liberté suscite, afin de préserver les fondements et les principes mêmes qui nous permettent de proclamer haut et fort notre amour pour la démocratie. •



Mathilde de Aragao

Home alone

ÉCOLE • Si, en Suisse, la plupart des enfants étudient dans l'établissement scolaire de leur commune, certains le font depuis chez eux. En effet, certains parents décident de scolariser leurs enfants à domicile. Pourquoi ce choix, et quels en sont les avantages et inconvénients?

Les conditions pour être scolarisé à domicile en Suisse sont multiples, d'autant plus que, comme l'assure l'art. 62 al. 1 de la Constitution fédérale, «l'instruction publique est du ressort des cantons». Tout d'abord, il faut que l'enfant obtienne, à la fin de la période d'instruction obligatoire, toutes les compétences du plan d'étude de sa région. Dans le canton de Vaud, il est question du plan d'étude romand. Puis, un contrôle est effectué par le Département une fois par année, voire deux s'il y a besoin de faire des réajustements. L'enfant se doit aussi de faire les Épreuves Cantonales de référence (ECR), qui permettent de vérifier le niveau d'étude de tous les enfants en français, maths et allemand. Cela dit, cette forme de scolarisation reste minoritaire en Suisse: moins d'un-e élève sur mille est concerné.

Pourquoi tant de contrôle?

Alors que c'est un phénomène peu répandu, il est cependant très réglementé. Serge Martin, directeur général adjoint de la Direction pédagogique (DP) de la Direction générale de l'enseignement obligatoire (DGEO) explique qu'il y a «une ou plusieurs visites annuelles à domicile par un-e collaborateur·trice de la Direction pédagogique de la DGEO afin de vérifier la planification de l'enseignement, les objectifs visés, les activités effectivement réalisées ainsi que les apprentissages de l'élève».

L'instruction uniforme des enfants est nécessaire

Et ce contrôle est justifié: l'instruction uniforme des enfants est nécessaire, si ce n'est que pour répondre à des questions d'égalité des chances. D'autant plus que la formation est la clé de voûte pour l'insertion sociale et professionnelle des futurs adultes. Mais n'encoure-t-on pas un risque lorsque ce sont les parents qui s'en chargent? Le directeur général adjoint admet que «lorsque l'enfant grandit, et que les exigences scolaires



deviennent plus étendues, ou s'il présente certaines difficultés, d'apprentissage notamment, les parents ne sont pas toujours en mesure de proposer un encadrement pédagogique suffisant». Tous les parents ne sont pas capables d'apporter la même formation, avec la même assurance et le même savoir que des professionnel·le-s. A cela s'ajoute le cadre plus restreint d'une scolarisation à domicile: alors que le confort est probablement plus grand, le contact social s'en retrouve minimisé. Or, comme déjà mentionné, l'insertion sociale est toute aussi fondamentale au cours de la vie d'un individu que l'insertion professionnelle.

Apports certains

Il ne faut cependant pas négliger les bénéfices que peut apporter cette forme de scolarisation: «Elle peut offrir une certaine souplesse qui permet de mieux individualiser l'organisation, le rythme, les approches pédagogiques et les contenus d'apprentissages aux spécificités de chaque situation», continue Serge Martin. Dans beaucoup de cas, les parents semblent en effet les plus légitimes pour savoir ce dont leur enfant a besoin, même au niveau scolaire. Et malgré les réticences, apporter une formation individualisée à l'enfant peut s'avérer être un atout. En effet, cette forme de scolarisation peut être utile dans des cas particuliers, comme avec un enfant ayant des problèmes de santé ou des difficultés à l'école. Il paraît impossible de

demander à des enseignant·e-s, qui gèrent une vingtaine d'enfants, de savoir en plus gérer des situations difficiles, tout en devant suivre des formations supplémentaires pour répondre à chaque problématique.

Les risques d'écart dans la formation sont limités

La possibilité pour les enfants d'étudier à la maison leur permet ainsi d'être entourés par des parents sachant quoi faire en cas de problèmes. Il est apparent que cette question de scolarisation à domicile est un sujet à débat; la peur d'une formation insuffisante est présente, mais «cette souplesse a des limites posées par les exigences des programmes officiels qui servent de repères», ajoute le directeur général adjoint. Les risques d'écart dans la formation sont ainsi limités, et l'usage de ce mode d'enseignement, en réalité peu utilisé, est ainsi plus exploité pour des cas particuliers, où les bienfaits sont alors constatés. •

Yaelle Raccaud

Chronique polémique Slurp slurp?

Boire à la paille, c'est chouette, pourtant les conséquences de ce geste le sont nettement moins.

Comme les images de poumons cancéreux figurant au dos des paquets de cigarettes, des images de l'extraction douloureuse d'une paille plantée entière dans une narine de tortue pourraient être utilisées pour illustrer l'arrière des paquets de pailles en plastique. En effet, lors de l'achat, on ne pense pas à toutes les conséquences néfastes de notre consommation immodérée de ces petits bouts de plastique. On le sait, les déchets plastiques polluent énormément, qu'ils soient incinérés ou disséminés dans la nature. Selon le *National Geographic*, seulement 9% d'entre eux sont recyclés, et ceci rarement plus d'une seule fois. De plus, les pailles en plastique ont un impact particulièrement négatif sur l'environnement: fines et légères, elles s'échappent facilement à cause du vent, passent par les caniveaux ou encore à travers les filtres de tri des déchets pour finir dans nos lacs, mers et océans. En plus de polluer l'eau en se désintégrant en fines particules de plastique, elles sont également ingérées par la faune marine, les blessant parfois au passage, puis par les humains lorsque le poisson termine sa course dans nos ventres. Tout le monde est alors perdant. Pendant que certain·e-s continuent à fabriquer des colliers multicolores et autres *DIY* à base de pailles en plastique, d'autres se battent pour le remplacement de ces dernières par des pailles en maïs biodégradables ou en inox avec l'espoir de sauver la planète. De nombreux·ses scientifiques pessimistes, si on les interrogeait sur la question, argumenteraient que les pailles ne sont qu'une minuscule, pathétique, insignifiante part du massacre, et qu'il est déjà trop tard. Que répondre à ces discours déprimants, mis à part que la révolte contre les pailles est déjà un petit pas ayant malgré tout le mérite d'être une étape nous encourageant à en réaliser d'autres. •

Rebecca Signer

Placebeau

MÉDECINE • «Placebo», terme qui signifie «je plairai» en latin, prête son nom à un effet de plus en plus connu en médecine qui fait beaucoup parler de lui aujourd'hui. Mais sur quoi l'effet placebo se base-t-il exactement? Est-il réellement efficace? L'auditoire a décidé de se pencher sur ce mystérieux phénomène.

Du bisou magique de l'enfance aux médicaments sans vrais effets pharmaceutiques aujourd'hui, l'effet placebo traverse les époques, sans que l'individu ne s'en rende vraiment compte.

Guérir sans prescrire de vrais composants médicaux

Il se définit comme «une mesure thérapeutique d'efficacité intrinsèque nulle ou faible, sans rapport logique avec la maladie, mais agissant si le sujet pense recevoir un traitement actif», selon *blogensante*. Ce procédé est donc une façon de guérir sans prescrire de vrais composants médicaux, mais

uniquement avec la conviction du patient. Plusieurs facteurs appelés «effets contextuels» vont faire varier l'effet, comme les croyances du patient, ses connaissances et sa perception du traitement. La couleur du placebo, sa publicité, son prix ou le fait qu'il soit remboursé ou non sont également des éléments entrant en jeu. Et par ailleurs, son intensité dépend du mode d'administration, de la confiance du patient, de son état d'esprit et de sa volonté de guérir. Pour un-e patient-e ayant une grande confiance en son médecin, l'effet placebo aura tendance à être très efficace. C'est donc au niveau du cerveau que tout l'effet agit.

Une utilisation très ancienne

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'effet placebo ne date pas de

notre époque. Déjà les médecins de la Grèce antique prescrivaient des toiles d'araignée ou de la poussière de roche avec succès, fonctionnant sur la conviction du patient.

L'effet placebo ne date pas de notre époque

Renouant avec ces techniques, le médecin de Napoléon administrait des «pilules de mie de pain» à certains de ses patients. Plus récemment, pendant la Deuxième Guerre mondiale, lorsque les stocks de morphine étaient épuisés, le chirurgien Henry Beecher injectait des solutions salines avant d'opérer les blessés pour leur faire croire qu'ils elles

profiteraient des effets anesthésiants. Plus tard au cours du siècle, ce même médecin démontrait que l'effet placebo ne concernait pas uniquement les médicaments, mais n'importe quel procédé, dès lors que le-la malade était convaincu-e de son efficacité. Levier psychologique couramment utilisé en médecine, l'effet placebo soulève alors beaucoup de débats, étant donné qu'il s'agit d'un conditionnement du cerveau; mais il reste d'une grande aide pour les médecins, principalement pour améliorer l'efficacité d'un traitement. •

Lou Malika Derder

Un petit tour en Totalitarie

VOYAGE • Le 27 mars 2019, la collection de guides Petit Futé comptait un nouvel arrivant fracassant: un guide de voyage sur la Corée du Nord. Mais qu'attendre d'une expérience de tourisme au sein d'un des régimes les plus répressifs au monde?

Dès les années 80, la Corée du Nord devient une destination de vacances pour les pays du bloc de l'Est. Bien que depuis 2003 il n'y ait plus de chiffres officiels, on estime qu'environ 100'000 personnes – dont 95% sont des Chinois-e-s – se rendent chaque année dans le pays le plus fermé au monde. S'agissant des occidentaux, on estime entre 4'000 et 6'000 le nombre de voyageur-euse-s annuels. Si officiellement il n'y a aucune restriction d'accès, tout est réglé au millimètre près et le touriste ne pourra faire l'impasse du tour organisé, lequel est contrôlé par une des agences touristiques de l'Etat. En effet, à l'exception des Chinois-e-s, il est interdit aux étranger-ère-s de se déplacer librement dans le pays. «Le manque de liberté est omniprésent. Dès que je sortais, j'avais toujours une demi-douzaine de personnes avec moi pour m'accompagner, voir ce que je

faisais, me demander où j'allais. Quand je demandais si l'on pouvait faire un détour, on me disait "non, ce n'est pas intéressant, on va vous montrer autre chose". Ou lorsque je demandais une excursion ou que je voulais voir la ville le soir, on me répondait "personne ne sort la nuit, c'est trop dangereux"» déplore Dominique Auzias, co-auteur du guide Petit Futé.

Un tour orchestré par la propagande

L'encadrement est ainsi maximal et les déplacements sont effectués en bus ou minibus. Quant aux accompagnant-e-s, il y a au minimum deux guides, cela afin d'obtenir une surveillance mutuelle et d'éviter tout dérapage de l'un-e ou l'autre. Pour ce qui est des conditions du voyage, le-la touriste voit son passeport saisi et conservé tout au long de l'excursion. Les photographies sont strictement réglementées et vérifiées.

L'usage de l'argent est également contrôlé par le régime, le-la voyageur-euse ne pouvant posséder qu'une monnaie spéciale pour touristes. Il faut également porter une grande attention à ce que l'on fait ou dit, sous peine de froisser grandement ses hôtes. L'étudiant américain Otto Warmbier en a été la victime, puisque ce dernier est décédé des suites d'une incarcération pour outrage au leader suprême. Il aurait pris une affiche. Néanmoins, tout est fait pour impressionner les touristes. Des restaurants où les assiettes croulent sous la nourriture la plus diverse, au passage du métro offrant des fresques grandioses, à la visite imposée du mausolée où reposent les corps de Kim Il Sung et son fils Kim Jong Il. Cependant, l'image d'Épinal s'effrite rapidement dès que l'on quitte les villes. La campagne offre un contraste choquant avec sa pauvreté et sa misère. Alors,



qu'attendre d'un tel voyage? Pour certains, le-la voyageur-euse légitime un régime qui viole massivement les droits humains. En effet, l'argent dépensé sur place atterrit dans la poche du régime, lequel va financer le programme nucléaire et les camps de travail. Rien ne bénéficie à la population. Pour d'autres, au contraire, cela permet d'ouvrir un peu plus ce pays et d'offrir une autre vision du monde à ses habitants, ainsi que de comparer la réalité avec les idées reçues véhiculées par les médias. •

Malory Fagone

Une nouvelle campagne contre le harcèlement

SI JE VEUX • La FAE lance une campagne de prévention et de sensibilisation contre le harcèlement sexuel et le sexisme sur le campus de l'Université de Lausanne. Une grande campagne d'affichage sera visible jusqu'à la fin du semestre dans les principaux bâtiments de l'Unil: Anthropole, Internef, Amphimax et Géopolis.

**C'ÉTAIT POUR RIRE,
T'AS PAS D'HUMOUR
OU QUOI?**



fae-unil.ch/harcelement

**TU DISAIS PAS ÇA
L'AUTRE SOIR.**



fae-unil.ch/harcelement

IRRESPECTUEUX
AGRESSER ATTAQUER **EXCLURE** HUMILIANT
ANGOISSANT **DEGRADANT**
GRAVE **ECRASER** **RIDICULISER**
HARCELER, C'EST...
BRISER **DESTRUCTEUR**
TOXIQUE SERIEUX RABAISSE **BLESSANT**
IMPOSER INCORRECT DEPLACÉ
INSUPPORTABLE

**DE TOUTE
FAÇON AUJOURD'HUI,
ON PEUT
PLUS RIEN DIRE.**



fae-unil.ch/harcelement

**EN MÊME TEMPS
T'AS VU COMMENT
ELLE S'HABILLE...**



fae-unil.ch/harcelement

Vous souhaitez témoigner ou réagir à cette campagne?
N'hésitez pas à aller placer un mot sur le mur des réactions à l'Amphimax ou à nous écrire un mail à fae@unil.ch. •

Tout un programme!

FORMATION • Le contenu des cahiers d'école n'a rien d'évident, encore moins de bénin. Toujours reflets d'une volonté de l'Etat, les programmes scolaires n'autonomisent pas tant les esprits qu'ils les préparent aux besoins de leur concepteurs. Exemple avec le cas suisse des orientations.

Lire, écrire, compter... Les enseignements des premières années de scolarité mettent tout le monde d'accord. Par la suite cependant, ces acquis offrent les bases d'apprentissages plus sophistiqués, plus structurants, et donc plus sujets à controverses.

Les programmes scolaires n'ont rien d'anodin

Au risque de lâcher une banalité presque vulgaire pour nos ami·e·s de sciences sociales: les programmes scolaires n'ont rien d'anodin, ils sont éminemment politiques. Souvent porteurs d'une vision romancée et flatteuse des valeurs du régime en place, les livres d'histoire offrent les exemples de litiges les plus connus, ainsi que la preuve que «scolaire» et «politique» font partie d'une seule et même scène. Là où l'école dit former des esprits libres et autonomes, c'est en fait surtout l'Etat qui cultive ses futurs citoyen·ne·s. Et tel Dieu, il les façonne à son image. Le mot «formation» est en lui-même presque ironique. Au sens quasi propre, il s'agit d'un procédé «sculptural» où l'intelligence est modelée, martelée, affinée en fonction de ce qu'on veut qu'elle nous livre une fois arrivée à son état adulte.

Une balle dans le pied?

Dans toute cette affaire de «mate-lassage» de l'avenir, la question de l'orientation scolaire est brûlante. Et même paradoxale. Assiste-t-on à sa fin? C'est ce que l'époque devrait nous apprendre: à l'heure où la mobilité sociale prend l'ascenseur, où il n'est plus rare d'exercer plusieurs métiers en une vie, où les frontières entre public et privé se font régulièrement poreuses, où la révolution numérique pousse à la remise en question de nos savoirs, tout nous somme à miser sur la polyvalence, la complexité des profils et les capacités d'adaptation. Pourtant, pour de nombreux spécialistes de la pédagogie, la question «t'es plutôt littéraire ou scientifique?» n'est malheureusement pas près de



tomber en désuétude, faute à une obstination politique trop forte. Les études et les articles se publient, les conclusions négatives s'amoncellent; en plus d'être un frein avéré pour le développement personnel des élèves, de l'expression de leur complexité, l'idéologie de l'orientation n'est simplement plus compatible avec les défis socio-économiques de demain. Prisonniers de l'héritage d'un système rassurant mais dépassé, trop de politicien·ne·s font la sourde oreille. En tête de proue, l'influent Johann Schneider-Amman milite par exemple depuis des années pour une bétonisation et une précocisation des filières.

Vers une société fluide

Dans son plaidoyer *Ce que l'Ecole devrait enseigner* (publié en 2014, particulièrement valable en France sans que cela n'empêche notre système helvétique d'en tirer des leçons), Roger-François Gauthier soutient «qu'il faut donner à l'élève une plus grande marge de liberté. Plus on renforce, or il faut le faire, l'homogénéité des attendus de fin de scolarité obligatoire, plus il faut laisser dans les classes supérieures les élèves librement faire de la danse ET des maths, de la technologie industrielle ET de la littérature si cela leur chante! Et abandonner ces catégorisations antédiluviennes qui laissent croire à quelque prédétermination génétique, de type "scientifique" ou

"littéraire"» Ce schéma scolaire est d'autant plus indésirable qu'il est un raccourci direct pour la classification genrée; en sortir revient donc à dérigidifier l'école à bien des égards.

Il s'agit d'une réarticulation du champ des possibles

Et à ceux qui voient dans la remise en question de ce système la porte ouverte à un prétendu «anarchisme», on répondra qu'il ne s'agit pas d'une désarticulation mais bien d'une réarticulation du champ des possibles. Spécialistes et expert·e·s ne disparaîtraient pas, ils seraient simplement issu·e·s d'un monde où rien n'est immobile. Pour une époque que tout le monde s'accorde à dire mouvementée, une solution logique non? •

Thibault Nieuwe Weme

CAP vers de nouveaux horizons

La CAP a été démantelée pendant l'été; il n'en reste désormais que des ruines.

Sans canapés, ni cuisine, plus de nuisibles? Comment faut-il comprendre la réorganisation de la Cafétéria Autogérée Permanente (CAP)? Selon Francesca Bariviera, responsable du service Unibat, le lieu ne répondait plus aux exigences d'hygiène nécessaires à un établissement comme l'université. L'endroit mettait à disposition de quoi préparer à manger, tirer du café ou bien se délasser à n'importe quel moment de la journée. L'argument institutionnel est donc la «question sécuritaire et sanitaire». En effet, certain·e·s utilisateur·rice·s de la CAP se remémorent: «Il fallait parfois attendre plus de deux semaines pour que la vaisselle soit lavée.» C'est un délitement des principes fondamentaux, censés préserver l'équilibre de la CAP. Les avantages inhérents à une telle structure requièrent un savoir vivre qui était malheureusement absent. Les valeurs communautaires et solidaires étaient trop souvent reléguées au second plan, alors que la Charte prônait la participation active de chacun·e. A n'incomber de responsabilité à personne, le capharnaüm y avait rapidement élu domicile. De l'esprit collectif omniprésent ont pourtant germé bien des projets. Les utilisateur·rice·s étaient libres d'organiser des débats politiques ou des réunions culturelles. Même si personne ne s'est insurgé lors de sa fermeture, un·e ancien·ne de la CAP regrette «l'espace qualifié d'alternative aux échanges non-marchands et sans discrimination, ni autoritarisme». La résignation face à la réaction de l'Université s'expliquerait par une dépolitisation du lieu et de ses adeptes. Pourtant le statut d'«autogéré» est maintenu, les CAPétien·ne·s pourraient ainsi se mobiliser autour de nouveaux projets réinsufflant un nouveau souffle de vie à l'espace mis à la disposition de toutes et tous. •

Maxime Hoffman
et Carmen Lonfat

Ecole écolo

CIVISME • Nombreux-ses sont les collégien-ne-s et lycéen-ne-s français-e-s à avoir manifesté en faveur de la protection de l'environnement lors des récentes grèves. Une réponse concrète face à ces revendications a été offerte par l'Etat pour encourager la participation active des jeunes.

L'intégration d'un-e éco-délégué-e dans chaque classe de collège et de lycée est une des huit initiatives mises en place par Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Education nationale en France. Selon le Bulletin officiel du ministère, les élèves sont ainsi chargé-e-s d'«assurer la promotion de comportements respectueux de l'environnement».

Systematiser l'activisme environnemental

Si cette démarche est déjà pratiquée dans plusieurs établissements, la mesure vise à systématiser l'activisme environnemental. Concrètement, chaque établissement scolaire élit

donc un binôme paritaire parmi des instances volontaires, et toutes les classes sont ainsi invitées à choisir leur éco-délégué-e.

Des gestes du quotidien

Sont par exemple promus l'extinction des lumières pendant les pauses, l'usage raisonné du chauffage, ou encore le tri des déchets. Afin d'inciter les jeunes à se responsabiliser, le ministère de l'Education affirme qu'un bilan énergétique de chaque établissement sera communiqué chaque année aux élèves et à leurs parents, de quoi inciter les jeunes à se responsabiliser. Parmi les projets entrepris par les éco-délégué-e-s figurent la création d'hôtels à insectes, d'abris pour oiseaux ou encore de potagers participatifs.

Des failles dans le système

Même si le concept paraît tout à fait novateur, il n'est toutefois pas si récent. En effet, certain-e-s inspecteur-trice-s pédagogiques constatent que cette initiative avait déjà été introduite en 2003 par le lycée agricole de Vendôme et renforcée depuis 2015. Par ailleurs, certaines failles ont néanmoins été pointées par les concerné-e-s, et c'est principalement le manque d'organisation de l'Etat qui est mis en cause. En effet, certain-e-s enseignant-e-s déplorent le faible nombre de directives face au réchauffement climatique, sans compter l'accès difficile aux formations des éco-délégué-e-s et des encadrant-e-s. Un investissement personnel est de fait requis, puisqu'il

s'agit d'être correctement instruit-e-s sur l'écologie, ne serait-ce pour des raisons de crédibilité.

Un investissement personnel est requis

Il faut également accepter de consacrer une partie de son temps libre à cet activisme, puisque la rémunération – une centaine d'euros par mois – ne suffit pas à dédommager les plus investi-e-s. Un modèle loin d'être parfait, mais qui pourrait déjà inspirer nos institutions suisses. •

Pauline Pichard

On accélère le rythme!

CHANGEMENT • L'administration a modifié les horaires lors de cette dernière rentrée. Tout le monde n'est pas heureux, elle a pourtant fait de son mieux. Ce choix a ses raisons que les étudiant-e-s ignorent. Le vice-recteur nous les dévoile.

L'écho des plaintes résonne en bruissements innombrables, communs à chaque couloir de l'Université de Lausanne, et ce depuis le mardi 17 septembre. Le peuple crie famine. La situation s'avère en réalité moins dramatique, mais il est vrai que nombres d'étudiant-e-s s'empressent de rejoindre une salle de classe à l'heure habituellement dédiée à la restauration. Cela résulte des nouveaux horaires instaurés lors de la dernière rentrée académique. Les journées sont maintenant divisées en six parts d'environ deux heures qui s'enchaînent sans interruption de plus de trente minutes. Benoît Frund, vice-recteur en charge de la durabilité et du campus, souligne la nécessité de ce changement: «En effet, chaque année, l'effectif étudiantin augmente à une telle allure que les infrastructures ne suffisent plus à assurer des enseignements de qualité.» Le dernier rapport statistique de l'Unil dénombre environ 4'000 inscriptions supplémentaires

entre 2006 et 2016. Les maturités cantonales et fédérales, les diverses passerelles ainsi que les candidatures sur dossier justifient cette augmentation.

Le problème – on étouffe

Chaque semestre, l'Unibat (le service des bâtiments de l'Unil) tente de contenter tous les professeur-e-s. La répartition des salles s'avère être une entreprise compliquée au vu de la multiplicité des paramètres à prendre en compte. L'Université de Lausanne se compose de sept facultés, ayant toutes des exigences variables, comme notamment la capacité des salles à pouvoir accueillir l'ensemble des inscrit-e-s à l'enseignement. Les infrastructures disponibles ne répondent pas à la demande croissante, et la construction de nouveaux bâtiments ne s'inscrit pas dans la politique de durabilité du campus, bien que des chantiers seront à prévoir ces prochaines années. S'ajoute à cela l'évident engorgement des cafétérias



Carmen Lonfat

et transports publics. L'espace ne palliant pas les problèmes, il fallut optimiser le temps disponible.

La solution – un peu d'air

Déjà en place dans la plupart des universités mondiales, celle de Lausanne s'aligne – emportée par son esprit grégaire – en élargissant sa palette horaire grâce à des journées ininterrompues. La réflexion de l'administration s'est échelonnée tout au long de l'année dernière. Plusieurs simulations ont confirmé l'hypothèse d'une meilleure répartition des salles. Benoit Frund précise: «Toutes choses étant égales

par ailleurs, ces hypothèses devaient être confrontées à la réalité, c'est pourquoi la direction universitaire a validé sa mise en place pour cette année.» *A posteriori*, deux échos aussi bien positifs qu'objectifs se distinguent des bruissements ambiants. Tout d'abord, la répartition des salles a été une tâche plus aisée et les cafétérias ont servi plus de repas. Quelques bémols sont néanmoins à signaler: les associations et les commissions universitaires peinent à suivre le nouveau rythme, maintenant incapables de se réunir sur la plage de midi. Mais pour consoler les esprits animés, les lundis matins et vendredis après-midis demeurent généralement libres, ce qui adoucit les légers désagréments. •

Maxime Hoffmann et Carmen Lonfat

Echecs et matchs

HIGH-TECH • Capteurs connectés, applications en tout genre, les nouvelles technologies sont de plus en plus utilisées par les sportif·ve·s pour analyser et améliorer leurs performances. Le *Computer Vision Laboratory* (CVLAB), basé à l'EPFL, est spécialisé dans ce domaine.

Depuis une dizaine d'années, la technologie est enracinée dans le monde sportif. Elle se matérialise notamment par divers capteurs et applications permettant de disséquer les gestes et mouvements des joueur·euse·s. Ces dernier·ère·s peuvent alors cibler leurs entraînements sur des éléments précis à améliorer. La start-up morgienne *Playful Vision* SARL et le *Computer Vision Laboratory* (CVLAB) à l'EPFL ont conjointement mis au point une méthode permettant d'analyser les déplacements des membres de l'équipe durant les matchs. L'entraîneur·e a alors accès à des statistiques au sujet de leurs placements. Cette technique est surtout utilisée en NBA et dans les grands championnats de football européens.

Difficile à mettre en place

Le professeur Pascal Fua, à la tête du laboratoire CVLAB, résume le fonctionnement de la technologie qu'il a mise au point: «Nous utilisons plusieurs caméras situées autour du terrain pour détecter les joueur·euse·s et en inférer leur position à chaque instant. Nous formulons ensuite le suivi en termes d'un problème de *flow* (ndlr: de flux), ce qui nous permet de le rendre extrêmement robuste.» Dans les faits, discerner des personnes n'est cependant pas tâche

facile pour un algorithme, qui plus est dans des actions sportives. En effet, les joueur·euse·s font des mouvements imprévisibles lorsqu'il s'agit, par exemple, d'éliminer un·e défenseur·euse ou de tromper un·e gardien·ne.

Les joueur·euse·s font des mouvements imprévisibles

Il·elle·s tendent aussi à aller tou·te·s au même endroit, c'est-à-dire vers le ballon. De plus, tous les membres d'une équipe portent le même maillot; leur seul signe distinctif est leur numéro, lequel n'est pas toujours visible. Pour pallier ces problèmes, les ingénier·e·s ont modélisé le terrain sous la forme d'une grille à très petites cases sur laquelle les joueur·euse·s se déplacent. Lorsque deux d'entre eux·elles sont proches, l'algorithme attend qu'ils·elles se séparent à nouveau afin de repérer un indice biométrique et éviter ainsi de les confondre. Il faut également estimer la probabilité de chaque déplacement du·de la sportif·ve pour réduire le temps de calcul et obtenir des résultats en temps réel. «Notre technique ne produit que des trajectoires. Elles sont ensuite analysées afin d'en tirer des

éléments-clés et les reproduire par la suite sur le terrain. Cela se fait à Los Angeles», continue le professeur.

Un nouvel outil tactique

Cette technologie se révèle notamment très utile en basketball, où les schémas de jeu sont indispensables pour libérer le·la porteur·euse du ballon et marquer des paniers. Elle permet par ailleurs d'élaborer des stratégies contre des adversaires, grâce aux analyses de leurs matchs précédents. Actuellement, cette technologie est réservée aux professionnel·le·s de la NBA et des grands championnats de football européens, mais le laboratoire CVLAB n'entend pas en rester là. En effet, Pascal Fua explique: «Au fur et à mesure que la technologie s'améliorera, nous devrions pouvoir la faire marcher à moindre coût, par exemple en utilisant moins de caméras, et donc la démocratiser. Nous venons de soumettre un projet Innosuisse qui va dans ce sens: utiliser une seule caméra et reconstruire non seulement la position des joueur·euse·s sur le terrain mais aussi leur pose 3D.» Cependant, cette évolution est-elle compatible avec l'esprit des sports d'équipe? Peut-on laisser un logiciel analyser des matchs pour donner des schémas gagnants? Et risque-t-on de robotiser le jeu en n'évaluant les performances qu'avec des données? Selon le Professeur Fua, «le risque existe et c'est le thème du film

Igor Paquette

Moneyball. Mais, dans un sport d'équipe, est-ce qu'avoir des joueur·euse·s qui sont tou·te·s brillant·e·s individuellement suffit à créer une bonne team?». Comme l'a montré l'échec retentissant en basketball de l'équipe des Etats-Unis aux Jeux Olympiques de 2004, il faut davantage que des stars et des profils complémentaires dans une équipe. Ces interrogations ouvrent le débat sur les limites à poser dans l'utilisation de la technologie à des fins sportives. •



Killian Rigaux

Blanche-Neige

Culminant à 4'809 mètres, le Mont-Blanc attire du monde, surtout des hurluberlu·e·s.

Le toit de l'Europe continentale est souvent le théâtre d'absurdité monumentale. Le sommet du Mont-Blanc est convoité par les alpinistes, mais aussi par d'autres acteur·trice·s moins chevronné·e·s qui s'y invitent fréquemment. Au cours de cet été est survenu une pléthore d'extravagances en tout genre. Le dernier en titre: un ancien militaire britannique abandonnant son rameur – appareil de musculation de plus de 20 kilogrammes – à 4'362 mètres d'altitude. Cet exploit a provoqué encore une fois la fureur de Jean-Marc Peilleux, maire de Saint-Gervais. Sa lettre au président de la République demandait de «voter sans délai la réglementation qui permettra dès 2020 de sanctionner tous les hurluberlus qui contreviendraient à la paix du Mont-Blanc». Des Suisses ont également bafoué le calme de la haute montagne en posant leur avion à 400 mètres du sommet. Cet atterrissage a enfreint le Code de l'environnement, selon le maire de Chamonix Eric Fournier qui a porté plainte. Mais la législation comporte un vide juridique amendant cocassement ce crime environnemental de seulement 38€, en comparaison aux 300'000€ en cas de camping clandestin. Pourtant, grâce à des conditions climatiques exceptionnelles, des centaines de parapentistes n'ont pas hésité à s'inviter sur la cime, en y laissant parfois quelques plumes. Inexpérimenté·e·s, certain·e·s n'étaient ni équipé·e·s pour la haute montagne, ni préparé·e·s à y décoller; parmi eux·elles un mort et quelques blessé·e·s sont à déplorer. Mais les dommages auraient pu être encore plus dramatiques si certain·e·s expert·e·s et guides de haute montagne n'avaient pas prêté main-forte à ces oiseaux égarés. Au final, la beauté si convoitée de l'altitude attire ces excentriques qui rêvent simplement de réaliser leur projet pour sublimer la blanche montagne. •

Carmen Lonfat



La croisette à Genève

Une conversation avec Jean Dujardin, *Les Misérables* (Ladj Ly) des banlieues parisiennes et des débats au sujet de l'avenir européen – pour ne pas mentionner le Brexit – vous attendent notamment au Festival international de Film à Genève (GIFF). Pour les moins ciné-philés, des brunchs raviront leurs papilles et des soirées satisferont leurs multiples goûts musicaux. Si Xavier Dolan est votre réalisateur fétiche, foncez car tous ses films y sont projetés sur grand écran et il y dispense même une *masterclass*.

GIFF – Genève – du 01 au 10.11.2019.

Art alternatif

Rendez-vous culturel à Lausanne et Renens, Les Urbaines vous feront découvrir le temps d'un week-end des compositions artistiques locales et internationales, innovantes et alternatives aux esthétismes traditionnels. Avec une quarantaine de performances, spectacles, œuvres plastiques, concerts, DJ sets et Workshops, et une entrée entièrement gratuite pour le public, vous n'avez plus d'excuse... précipitez-vous!

Les Urbaines – Lausanne et Renens – du 6 au 8 novembre.

Terreur romande

Treize ouvrages, sûrs de faire frissonner et de captiver leurs lecteur·trice·s, concourent pour l'honneur d'être sacralisé meilleur Polar romand 2019. Que cela soit *Confidences assassines*, de Stéphanie Glassey, une des trois femmes sélectionnées ou *L'ombre du renard*, de Nicolas Feuz, auteur déjà reconnu - cette pré-sélection est sûre de donner une occasion de découvrir comment les auteur·e·s suisses réinventent le paysage escarpé suisse. Rendez-vous le 18 novembre au Théâtre de Vidy pour l'annonce du lauréat.

Remise du Prix du Polar romand 2019 – Théâtre de Vidy – Lausanne, le 18 novembre.

Parenthèse littéraire?

Pour éclairer ce mois de novembre, les amateurs de littérature peuvent se réfugier dans les divers lieux concernés par le Festival Fureur de Lire à Genève. En effet, quatre jours durant prennent place lectures, séances de dédicaces, performances, le tout se voulant être une expérience dynamique, diverse et surtout décalée. Ce festival a lieu tous les deux ans depuis 2015; raison de plus pour s'y précipiter, et s'immerger dans un monde haut en culture.

Festival Fureur de Lire - Genève – du 21 au 24 novembre.



Who run the world? Girls

Pluridisciplinaire, féminin et féministe, le festival Les Créatives place les femmes* sur le devant de la scène afin de leur permettre d'avoir enfin un espace qui leur est uniquement consacré. Depuis quinze ans, le festival réunit des femmes* de tout horizon pour créer un espace de réflexion sur la place qui leur est accordée dans les milieux artistiques et se battre contre les discriminations. Deux semaines de concerts, d'expositions, de spectacles ou de tables rondes permettront donc de profiter de la diversité des talents au sein de la gent féminine.

*par «femmes», le festival entend toute personne se définissant comme femme, cisgenre ou trans.

Festival les Créatives – du 12 au 25 novembre.

Et aussi...

Exposition – Rien que pour vos yeux: Les plus belles estampes des collections – Musée Jenisch Vevey – du 20.09.2019 au 05.01.2020.

Exposition – Inaugurale du MCBA, «Atlas. Cartographie du don» – Du 5.10.2019 au 12.01.2020.

Théâtre – Eugène Ionesco, *Le Roi meurt* – TKM – du 29.10 au 17.11.2019.

Concert – Killswitch engage – Les Docks – 08.11.2019.

Spectacle – L'Orchestre du petit Eustache, *Des rêves ou du vent* – Théâtre 2.21 – du 8 au 9.11.2019.

Anniversaire de la maman de notre correctrice – le 14.11.2019.

Éducation – Cours public sur le théâtre – théâtre de Vidy – suivi par *Les Volontés* d'Olivia Pedroli, théâtre musical et chant – 15.11.2019.

Théâtre – Maya Bösch et Antoinette Rychner, *Pièces de guerre en Suisse* – Théâtre de Vidy – du 15 au 22.11.2019.

Concert – Caravan Palace – Les Docks – 20.11.2019.

Danse – Ruth Childs, Fantasia – Arsenic – du 20 au 24.11.2019.

Concert – Bach-Oratorio de Noël Cantates 1,2,3 – Renens – 24.11.2019.

Concert – Bach Suites anglaises – TKM – 26.11.2019.

Concert – ANN O'ARO / DANYEL WARO EN CONCERT – Cinéma de Pully – 30.11.2019.

Ecrivains au féminin, pas si vaines

LITTÉRATURE • Femmes écrivains ou écrivaines, auteurs ou autrices, l'appellation désignant les femmes qui écrivent a déjà engendré un certain nombre de débats. Cela fait écho à un problème plus général concernant la place des femmes dans la littérature. Pourquoi sont-elles si peu présentes?

Dans toute l'histoire de la littérature française, peu de femmes sont présentes et seulement certaines d'entre elles ont été retenues pour la postérité. Les plus importantes se concentrent entre le XVII^e, le XX^e siècle et nos jours. Des femmes telles que Madame de La Fayette (1634-1693), Madame de Staël (1766-1817), George Sand (1804-1876), Simone de Beauvoir (1908-1986) et Marguerite Duras (1914-1996) font partie de celles qui ont particulièrement marqué les esprits. On peut aussi citer Mademoiselle de Scudéry qui marque l'apogée de la préciosité et qui était une éminente personnalité littéraire grâce à son salon, qui eut un fort impact sur la tradition littéraire. Au fil des siècles, les femmes ont donc dû faire preuve de détermination et d'ingéniosité pour imposer leurs œuvres dans le monde très masculin de la littérature.

Une suite de stratagèmes

Toutes ces femmes ont dû se faire une place dans ce monde élitiste réservé aux hommes. Chacune s'est frayé un chemin à sa manière. George Sand par exemple, a opté pour un pseudonyme masculin, qui a pris une telle importance pour elle qu'elle a développé une forme de double personnalité. D'une part elle reste féminine, d'autre part elle développe une identité masculine. C'est ce que Colette a appelé «hermaphrodisme mental», comme l'a expliqué Martine Reid, professeure à l'Université de Lille, lors de sa conférence sur *Histoire de ma vie* (1855) de Sand.

Un monde élitiste réservé aux hommes

Quant à Mademoiselle de Scudéry, c'est son frère Georges qui prenait la paternité de ses écrits. Madame de La Fayette a aussi fait publier les premières éditions de *La Princesse de Montpensier* (1662), *La Princesse de Clèves* (1678) et *Zaïde* (1671) par un homme, son secrétaire Segrais. Quelques autres noms peuvent être cités, sans pourtant être nombreux.

Les raisons de cette quasi-absence

Comme dans beaucoup de domaines, la gent féminine est plutôt rare en littérature par rapport aux hommes. Cela résulte du manque de considération pour les femmes, et donc à des raisons sociales et politiques. En effet, au XVIII^e siècle a lieu la Révolution française, qui s'accompagne de revendications féminines. Mais la société de l'époque a voulu «renvoyer les jeunes filles à leurs travaux ménagers, [...] les maintenir dans le cercle de la vie domestique, voir [...] les empêcher tout bonnement d'apprendre à lire», comme le

de vue de ces derniers, il était impensable que leur source d'inspiration pratique la même activité qu'eux. C'est ce qu'exprime le poète Lebrun-Pindare dans *Aux belles qui veulent devenir poètes* (dans *Œuvres*, 1811): «Inspirez, mais n'écrivez pas.» C'est finalement au XX^e siècle, grâce aux droits accordés aux femmes, que les écrivaines peuvent s'afficher plus librement.

Vers une revalorisation

L'émancipation féminine du XX^e siècle, ajoutée au souci de l'égalité des genres, explique que la société

Fayette, 1678), *Delphine* (Madame de Staël, 1802) et *La Vagabonde* (1910) de Colette. D'autres auteures moins connues sont mises à l'honneur telles Marceline Desbordes-Valmore, Anna de Noailles, Maylis de Kerangal et Laetitia Colombani.

En 2010, ce sont quatre femmes qui ont vendu le plus de livres

Aujourd'hui, donc, la reconnaissance des écrivaines est évidente. En plus de la volonté d'ancrer dans l'esprit des jeunes leur importance, elle s'observe aussi par les goûts des lecteur-trice-s. En effet, les statistiques des ventes indiquent qu'en 2010, ce sont quatre femmes qui ont vendu le plus de livres. Il s'agissait de Katherine Pancol, Anna Gavalda, Tatiana de Rosnay et Amélie Nothomb. De plus, il existe même un festival célébrant les écrivaines et leurs œuvres: le Festival International des Ecrits de Femmes, se déroulant chaque année le deuxième week-end d'octobre à St-Sauveur-en-Puisaye. Ce festival invite de nombreuses femmes de lettres telles que Martine Reid, mentionnée plus haut, Christine Planté, professeure de littérature à l'Université de Lyon 2, ou Audrey Lasserre, qui mène actuellement des recherches postdoctorales d'histoire littéraire. Cela démontre un engouement pour les femmes de lettres, qui ne se cachent plus, en tout cas moins, à la différence des époques précédentes. Les auteures n'ont pas toujours été bien considérées, que ce soit pour des raisons sociales ou politiques. Ainsi, il est nécessaire de revaloriser les femmes en littérature aujourd'hui, afin qu'elles ne soient plus oubliées. •



Keira Knightley dans le rôle de l'écrivaine française Colette.

mentionne Martine Reid dans son ouvrage *Des femmes en littérature* (2010), en citant Sylvain Maréchal (*Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, 1801). Néanmoins, avant la Révolution, les femmes pouvaient écrire du moment qu'elles ne trahissaient pas «les contraintes imposées par le genre et la classe sociale auxquels on appartenait», selon Martine Reid. C'est suite à cela que la politique resserre l'étouffement et qu'écrire devient une «quasi-impossibilité». Plus tard, la société a mal traité les écrivaines car elles étaient comparées à des comédiennes et des prostituées. De plus, les femmes étaient avant tout considérées comme les muses des écrivains et des poètes, et donc, du point

d'aujourd'hui tient à revaloriser la culture littéraire féminine. Après avoir trop longtemps tenu les femmes en littérature à l'écart, au profit des grandes figures masculines que l'on connaît, l'Education Nationale française tente d'y remédier au travers de l'étude d'œuvres de femmes. En effet, *La Princesse de Montpensier* de Madame de La Fayette est au programme du bac de littérature 2018 et 2019.

Revaloriser la culture littéraire féminine

De plus, le bac 2018 est entièrement consacré aux romancières: *La Princesse de Clèves* (Madame de La

Mégane Spicher

Pollock: la peinture sans pinceau

ART ABSTRAIT • Pollock, un artiste polémique qui croit en l'expression à travers la peinture, manifeste un intérêt plus profond pour l'acte de peindre que pour le tableau en lui-même.

Dans un climat d'après-guerre oppressif, l'Europe tente de se reconstruire tandis que les États-Unis gagnent en influence, économiquement et culturellement. La scène artistique, jusqu'alors très

développée en Europe, se déplace lentement vers ce pays, où un mouvement artistique et littéraire, appelé «l'expressionnisme abstrait», émerge. Cette nouvelle forme d'art, née dans le cadre d'un projet d'aide aux artistes soutenu par le Président Roosevelt, mélange des peintres comme Pietr Mondrian, Mark Rothko ou encore David Smith. Le mouvement est vite considéré comme innovant et avant-gardiste, car celui-ci remet en question l'image que l'on se fait de la peinture, effectuée en atelier face à un chevalet. Une nouvelle ère commence, et pour cela, il faut détruire toute norme désuète afin de permettre à la société de renaître de ses cendres. Un exercice que Jackson Pollock, peintre américain né

en 1912 et partisan du mouvement, tente, tant bien que mal, d'effectuer.

Rupture avec l'avant-guerre

Pour ce faire, il choisit de peindre sur des grandes toiles couchées à même le sol ou placardées contre les murs de son atelier. Au lieu d'un pinceau, il utilise un bâton qu'il trempe directement dans ses pots de peinture, avant de venir le balader au-dessus de son tissu dans une succession de mouvements variés. Cette technique nommée le *dripping* est une forme d'*action painting*, qui consiste à peindre en laissant libre cours à ses pulsions et émotions. On comprend dans son choix technique, comme dans celui du format, une volonté de souligner cette cassure avec le suranné. L'artiste

souhaite se défaire de l'image conventionnelle que l'on se fait de la peinture, sans pour autant l'éradiquer. Jackson Pollock dit: «Je souhaite exprimer mes sentiments plutôt que les illustrer». Par opposition à l'art figuratif, son œuvre met l'accent sur le hasard et le ressenti. Certains de ses contemporains se demandent si l'on peut réellement lui attribuer le titre d'artiste, d'autres le disent «fou». Pourtant, Pollock a su montrer qu'il n'était pas nécessaire de reproduire un modèle, quel qu'il soit, dans la peinture pour que celle-ci soit vivante. La preuve est là: des décennies après sa mort, ses œuvres sont exposées dans les plus grands musées du monde. •

Furaha Mujynya



Furaha Mujynya

Provoca(r)tion

CHOC • La provocation est une caractéristique centrale de l'art contemporain; le corps y est malmené et l'esprit torturé. La richesse des créations artistiques dans l'histoire prouve qu'elle nourrit la création, mais qu'elle permet également de militer.

«Artiste, sois transgressif», conseille la sociologue Nathalie Heinich dans son ouvrage *Le Triple Jeu de l'art contemporain* (1998), où elle démontre la centralité qu'occupe la provocation au sein de l'art. Tout au long de l'histoire artistique, les artistes s'en prirent aux codes esthétiques et idéologiques. Beaucoup ont été qualifié-e-s de provocateur-trice-s et leurs œuvres ont bien souvent été censurées. Etymologiquement, la provocation désigne une incitation à l'action par une sorte de défi. L'acte de provocation peut revêtir deux significations en fonction de sa finalité: soit il est bénéfique à la création, soit il permet de militer pour une cause à travers un art engagé.

C'est beau

Bien que la provocation soit au cœur des pratiques contemporaines, elle n'est pas nouvelle dans le champ artistique. Elle fleurit déjà au XIX^e siècle, notamment avec les artistes Edouard Manet et Gustave Courbet. La nudité

démystifiée de l'*Olympia* (1863) se voit audacieusement reprise par le réalisme cru de *L'Origine du monde* (1866). Le sexe féminin y est représenté anatomiquement, sans aucune justification historique, mythologique ou littéraire. Après le réalisme surgissent les expériences cubistes niant toute affiliation avec les représentations classiques. Cézanne, considéré comme un précurseur du mouvement cubiste, tord le réel en combinant plusieurs plans d'objets. Ses idées provocatrices influencent Picasso jusqu'aux révolutionnaires *Demaiselles d'Avignon* de 1907. Cette peinture transgresse de nombreux codes classiques; la plasticité du corps humain est simplifiée en formes géométriques alors que les perspectives se multiplient afin d'offrir simultanément plusieurs points de vue. Certain-e-s artistes prennent alors la tangente en rejetant toutes sortes de représentations. Leur art est réduit à son essence: une toile et de la peinture. En quête d'une réalité sensorielle universelle, les

peintres aspirent à l'abstraction la plus extrême en usant d'une unique couleur.

La provocation n'est pas nouvelle dans le champ artistique

Pour Kasimir Malévitch, son *Carré noir sur fond blanc* (1916) n'est que le début de la peinture. Il permet de libérer l'esprit du monde matériel et le faire pénétrer dans un espace infini: «J'ai troué l'abat-jour bleu des limitations colorées, je suis sorti dans le blanc, voguez à ma suite, camarades aviateurs.» L'acte de provocation permet alors de transgresser les normes en vigueur – qui se font les garde-fous des artistes – pour se réinventer continuellement.

C'est pour la bonne cause

De surcroît, le corps se fait aussi l'objet des provocateur-trice-s. Selon l'artiste

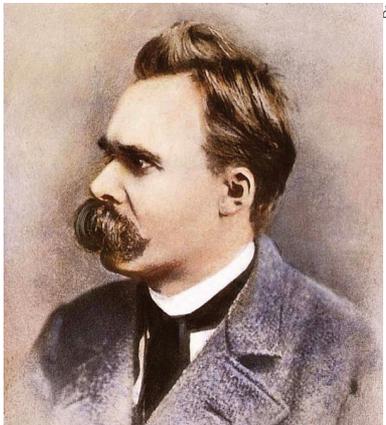
fondateur de l'art corporel en France Michel Journiac, «dans les chairs s'inscrivent les tortures, les interdits des classes sociales, les violences des pouvoirs, dispersés jamais abolis». Afin de défendre une cause, de nombreuses performances contemporaines provoquent intentionnellement. Lorsque Marina Abramovic affirme son opposition au régime yougoslave répressif de Tito, elle use de médicaments et d'objets tranchants pour s'éprouver autant physiquement que mentalement. Ses scarifications sont un appel politique à la paix, mais considérées comme trop extrêmes, elles sont loin de faire l'unanimité. Même si la provocation dont ces performeur-euse-s font usage a occupé une place prépondérante au sein de l'évolution de l'art, ils sont encore souvent caractérisé-e-s d'effronté-e-s ou d'exhibitionnistes. •

Carmen Lonfat

Voici l'homme!

Nietzsche, fou ou génie? Comment rendre compte de son œuvre *Ecce Homo*?

Beaucoup connaissent Nietzsche, le poète philosophe et philologue, porteur d'un individualisme qui lui est propre, à qui on attribue le célèbre «Dieu est mort». Ses œuvres comme *Ainsi parla Zarathoustra* (1885) ou *L'Antéchrist* (1888) ont marqué les esprits à coup de «Surhomme» et d'«Eternel retour». Mais qu'en est-il de l'homme, né en 1844 en Prusse, accablé par des problèmes de santé à 32 ans, et dont les dix dernières années de vie furent un combat contre la démence, qui finira d'ailleurs par l'emporter milieu 1900?



C'est à l'aube de cette folie naissante qu'il publie *Ecce Homo* (1888), considéré comme sa dernière œuvre, et quelle œuvre! Elle serait la clé de voûte de tous ses autres textes, comme si l'homme s'incarnait dans l'habit du philosophe. L'ouvrage dévoile son auteur, tiraillé entre la démence qui le consume et son besoin de se rendre justice, mêlant philosophie et diététique, poésie et critiques face à ceux qui ont modifié ses dires, mutilé sa signature au monde. «Je suis une chose, mes écrits en sont une autre», dit-il. Pourtant, *Ecce Homo* est peut-être la rencontre entre un être, une pensée et un public. Mais alors, Nietzsche avait-il pressenti sa fin? Voulant ainsi laisser une trace de son existence, au-delà des réflexions? Nul ne peut l'affirmer, mais il aura néanmoins prouvé, une fois de plus, la beauté complexe de sa plume, et l'originalité sans borne de son destin. •

Valentine Girardier

Au fil des œuvres: Nez crochu et chapeau pointu

Halloween approche, et avec cela, les costumes et projections de films d'horreur. Parmi eux, un personnage récurrent: la méchante sorcière. Mais d'où vient cette figure emblématique du mal?

Qui n'a jamais tremblé devant son écran, face à «Avada Kedavra» ou aux sorcières de *American Horror Story*? Dans l'imaginaire collectif, cette peur et fascination de la magie noire remonte à longtemps. On appelle magie noire un ensemble de pratiques visant à réunir les mauvais esprits ou les forces surnaturelles, dans le but de nuire à autrui. Représentée au fil des âges à travers différents médiums, elle est désormais une figure récurrente de la pop culture. Associée au mal, elle se trouve dépeinte dans le caractère de divers personnages tels que la sorcière blanche Jadis dans le *Monde de Narnia* (1949-1954) de C.S. Lewis, ou Voldemort dans la saga des *Harry Potter* (1997-2007) de J.K. Rowling. Si ces œuvres présentent la magie noire comme attribut principal d'un antagoniste, cela n'est pas le cas de *Rosemary's Baby* de Roman Polanski, sorti en 1968. Le film introduit en effet l'élément surnaturel dans un contexte réaliste, soulignant l'aspect horrifique de l'histoire. Rosemary, personnage principal, découvre au terme de sa grossesse les manigances de son époux et de ses voisin-e-s, réalisant qu'elle porte l'antéchrist, fruit de sortilèges menés par son entourage. Les occurrences d'une telle magie aujourd'hui la classent donc dans la catégorie de l'horreur ou du fantastique. Mais, il y a quelques millénaires, l'enchantement était une propriété des dieux et des déesses, une capacité inspirant la crainte et non l'horreur. C'est le cas de la déesse Circé, qui apparaît dans *L'Odyssée* (VIII^e siècle av. J.C) sur l'île d'Eéa, entourée de loups et de lions, qui étaient auparavant des hommes avant d'être séduits puis ensorcelés par la déesse. Peinte par William Waterhouse en 1891, Circé apparaît comme forte et puissante. Par la suite, la figure de l'enchanteuse-femme fatale et séductrice revient régulièrement; comme, entre autres, Morgan Le Fay, qui présente d'ailleurs de nombreuses similitudes avec la plus moderne Melisandre de *Game of Thrones*. Morgan, qualifiée de fée ou de magicienne plutôt que de sorcière, est la demi-sœur du roi Arthur. Au départ, celle-ci n'a pas un rôle antagoniste; ses pouvoirs sont utilisés pour sauver, notamment dans des textes de Chrétien de Troyes, dans lesquels elle



Frederick Sandys, *Morgan Le Fay*, 1864.

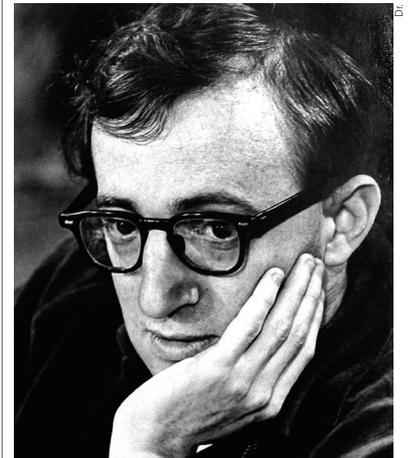
guérit par exemple son frère. Ce n'est qu'après une trahison de la part d'Arthur et Guenièvre que Morgan devient hostile, commençant à user de sa magie afin de nuire. Dans un registre plus comique, la huitième satire de Horace, *Priape et les sorcières* (35 av. J.C), montre un épouvantail qui nous conte ses visions nocturnes, parlant de Canidia et Sagana. Les deux sorcières réalisent des rituels dans un cimetière durant la nuit. Malgré l'imagerie plutôt horrifique, le ton du texte rend la situation cocasse: «J'ai vu de mes yeux Canidia marcher pieds nus [...] les cheveux en désordre, hurler avec Sagana la vieille, pâles toutes les deux à faire peur.» Les caractéristiques typiques des sorcières sont présentes: vieilles, folles et hideuses... La magie noire persiste dans nos fictions. Elle symbolise une force inconnue et incompréhensible, soulève des questionnements quant au surnaturel. Il est intéressant d'observer la dichotomie liée à l'image des sorcières, qu'il n'y a pas chez les sorciers. Encore et toujours, le pouvoir, quand il est donné à une femme, fait peur; et «la sorcière incarne la femme affranchie de toutes les dominations, de toutes les limitations: elle est un idéal vers lequel tendre, elle montre la voie». Selon les mots de Mona Chollet donc, ce n'est au final pas la magie que l'on craint, mais bien une image de femme marginale et puissante. •

Mélissa Brodard

En manque d'Allen

Après le phénomène #metoo, coup d'œil sur la sortie d'un film qui en a subi les conséquences.

A l'occasion de la sortie du dernier film de Woody Allen, *A Rainy Day in New York*, le moment est venu de se replonger dans la polémique qui a secoué le monde du cinéma. Les accusations de Dylan Farrow contre son père adoptif pour abus sexuels en 1992 étaient presque tombées dans l'oubli. Une enquête fut ouverte, mais l'affaire fut aussitôt classée, considérant ses propos incohérents. La récente liaison du réalisateur avec la première fille adoptive de sa femme, Soon-Yi, joue en sa faveur et la défense prône la vengeance personnelle. Mais vingt-cinq ans après, c'est le dévoilement des secrets les mieux gardés d'Hollywood, et Harvey Weinstein en sait quelque chose. Alors que Woody Allen prépare son dernier film, les accusations resurgissent. Il a eu raison de sentir le ciel s'assombrir. Il est d'abord abandonné par le producteur de son film, Amazon, puis voit son film interdit de sortie aux Etats-Unis. Déçu-e-s par le réalisateur, les acteur-trice-s reversent leur salaire à des associations venant



en aide aux victimes d'abus sexuels. En France, il est soutenu par la célèbre signataire de *La Tribune des Femmes*, Catherine Deneuve. Comme Moïse sauvé des eaux, le film paraît toutefois en Europe, une année après la date initialement prévue. On l'a vu et malgré nous, on n'est pas déçu-e-s. Et vous, plutôt distinction entre l'œuvre et l'artiste ou plutôt du genre à tout mettre dans le même bateau? •

Alexia Valzino

Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Unil ou de l'EPFL vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

CHRISTIAN SACHSE - MAÎTRE D'ENSEIGNEMENT ET DE RECHERCHE EN ÉPISTÉMOLOGIE ET PHILOSOPHIE DES SCIENCES À L'UNIL

UN FILM

Ghost in the Shell

En 1995 sortit le film d'animation *Ghost in the Shell* de Mamoru Oshii. Déjà à l'époque, il m'avait beaucoup plu et je me rends compte que je le regarde régulièrement. Son charme provient des questions philosophiques qui interrogent le lien entre l'esprit et le corps, sujet qui me fascine. Quand je n'ai rien d'autre à faire – ce qui arrive peu souvent – ou que je manque d'inspiration, je regarde la bande-annonce du deuxième, qui est en elle-même un film.

UNE MUSIQUE

La bande son d'*Interstellar*

Souvent, je travaille à la cafétéria sur mon ouvrage dédié à la philosophie de la biologie. Afin d'avancer efficacement, j'écoute énormément de musique. J'apprécie les *soundtracks* de film et force est de constater que celle d'*Interstellar*, composée par Hans Zimmer, m'accompagne souvent. La mélodie correspond plutôt bien à l'image que j'ai de moi-même, tout seul en train de rédiger mon livre. Mon objectif est non pas d'explorer un nouvel univers, mais de franchir des limites théoriques que je n'avais pas osé dépasser dans mon premier livre.

UN LIVRE

The Cambrian Explosion

Mes goûts me portent plutôt vers des textes non-fictionnels. Je conseille un ouvrage sur l'explosion cambrienne: *The Cambrian Explosion, The Construction of Animal Biodiversity* d'Erwin et Valentine. Ces chercheurs étudient l'augmentation soudaine de la diversité des espèces vers -540 millions d'années. Certaines théories estiment qu'il existait plus d'espèces qu'aujourd'hui. Cela remet en cause la conception d'un progrès graduel de l'évolution qui voudrait qu'au commencement il y ait eu un organisme simple, puis multicellulaire.



Christian Sachse

A la rencontre de...

Bruno Pellegrino

LITTÉRATURE • L'auditoire vous emmène à la rencontre d'artistes de la région et vous fait découvrir des projets culturels créatifs et innovants. Ce mois-ci, nous avons rencontré un jeune écrivain suisse romand.

Qui es-tu?

À cette question, j'ai appris à répondre: un écrivain. Longtemps, mon alternative facile était «employé par l'Unil sur un projet de l'édition des œuvres complètes de Gustave Roud». Tout le monde ne saisit pas les tenants et aboutissants des recherches en Lettres, mais au moins ce poste sonne comme un job officiel, ancré dans une institution. Néanmoins, c'est bien à l'écriture que j'accorde le plus de temps et d'attention. J'ose maintenant rétorquer que je suis auteur, sans oublier mon poste à l'Unil qui me nourrit alimentairement et intellectuellement.

Cette envie de t'assumer comme écrivain est-elle récente?

L'envie n'est pas récente, mais j'ai trouvé cela assez compliqué face à la culture francophone, qui idolâtre les grands écrivain-e-s. Chez les anglophones, il me semble plus aisé de s'annoncer «*writer*», alors qu'en francophonie, et cela s'aggrave en s'approchant de la France, le mot d'écrivain-e est si chargé de sens qu'il sonne comme une revendication prétentieuse. J'ai finalement décidé que je ne voulais pas me limiter à une tradition questionnable. Avec tout le travail

que je fais avec l'AJAR (Collectif littéraire qui rassemble 23 auteur-e-s de Suisse romande, âgé-e-s en moyenne de 30 ans), nous essayons de revendiquer l'écriture comme un métier, méritant salaire et aussi valable qu'un autre travail. Dire: «Dans la vie, j'écris» est presque un acte militant.

Depuis quand écris-tu?

J'écris depuis toujours. Pour moi, l'écriture est liée de très près à la lecture, qui est apparue très tôt dans ma vie, sans jamais me quitter. Elle est sûrement l'activité à laquelle j'ai accordé le plus de temps. Ce qui m'a conduit assez naturellement à une envie d'écrire. Etant petit, il ne s'agissait que de petites histoires plagiées de deux pages, mais le geste était déjà là. Puis à l'adolescence, c'est devenu quelque chose d'important pour moi. Je n'en parlais pas autour de moi et ce jusqu'à mes 19 ans. Il m'a fallu aborder le sujet le jour où, après avoir gagné un concours de nouvelles, mon écrit a été publié dans un recueil. C'est comme un *coming out* littéraire. Tout à coup mes parents ont appris que je recevais un prix. A partir de là, j'ai progressé en peaufinant de plus en plus mes textes.

L'AJAR a-t-il participé à ton développement en tant qu'écrivain?

Oui. C'est à mes 23 ans que l'AJAR a été fondé. J'y ai accordé un temps fou, avec énormément de plaisir, et ce jusqu'à mes 29 ans. Nous allions à des salons et nous avions plusieurs publications. Les autres membres continuent par ailleurs à y travailler. Tout ce labeur m'a petit à petit conforté dans cette position de personne qui écrit, sinon d'écrivain. En 2015, j'ai publié mon premier livre, qui a encore amené une nouvelle couche de légitimité. Tout à coup, il y a eu des articles sur mon livre et des invitations en mon nom. A force qu'on me dise que j'étais écrivain, je le suis devenu. Et la modestie gênée n'avait plus lieu d'être.

Si l'on retourne en arrière, voulais-tu ressembler aux écrivains que tu lisais?

Oui, enfant, c'était de la pure copie. J'aimais les livres. Mon premier texte, si j'ose dire, était une pile de pages A4 que j'avais pliées en deux. J'avais 7 ans et le titre était: *Bibi le Petit Eléphant*. Ne sachant pas dessiner, j'avais délimité un carré accompagné d'une flèche disant «illustration à placer ici». Les trois premières pages étaient un pastiche de Dumbo. Plus tard, j'étais fasciné par l'idée d'écrire un livre. J'ai des dizaines de



Editions ZOE

Bruno Pellegrino
Là-bas,
août est un mois
d'automne

ZOE

début à la Amélie Nothomb, Daniel Pennac ou encore Agatha Christie, avec l'envie de construire un roman policier. Je m'arrêtais systématiquement à la seconde page. Puis, avec *Harry Potter*, j'ai commencé à examiner lors de ma lecture la manière qu'avait J.K Rowling d'agencer les actions. Pourquoi suis-je surpris? Quels indices sème-t-elle? C'était mes premières observations techniques. •

Retrouvez l'interview complète sur www.lauditoire.ch

Tweet tweet

Chien méchant
méchant



Alors que nous nous apprêtons à boucler le journal, Donald Trump vient d'annoncer par un tweet que quelque chose de *very big has just happened*. *L'auditoire* en a profité pour faire un tour sur la toile.



Gros Minet

@thebaddestcatinthetown

C'est bon, j'ai bouffé @Titi!

Jacques Chirac

@feumonsieurleprésident

Le paradis vaut bien moins que le Salon International de l'Agriculture

EPFL

@(puitdesavoir)²

On se voit l'année prochaine... ou pas! #superMAN

Baby Shark

@bébérequin

doo doo doo doo doo doo
#doodoo

UNIL

@puitdesavoir

Désolé pour les horaires de midi
#oupsi

Témoin De Jéhova

@dingdong

Bonjour. Au moment où j'écris ce tweet, je toque déjà à votre porte
#toctoc

Le Décanat

@envoyeznousunmail

Nous sommes ouverts entre 10h00 et 10h01 pour vous aider

Sinon, retrouvez les réponses de notre dernier mot fléché sur notre site internet www.lauditoire.ch!